ÉTUDES ASIATIQUES.

PTOLÉMÉE, LE NIDDESA ET LA BṚHATKATHÂ[1],

PAR

SYLVAIN LÉVI,

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE.

Les compilateurs du Canon bouddhique en langue palie ont admis parmi les Saintes Écritures un commentaire, le Niddesa. L'ouvrage désigné sous ce titre glose en partie un autre texte sacré, le Sutta Nipâta, qui constitue lui-même un recueil de plusieurs petites collections. Le Niddesa est divisé en deux sections : le Mahâ Niddesa «le grand exposé» commente les seize suttas du groupe qui forme, dans le Sutta Nipâta, l'Aṭṭhaka vagga; le Culla Niddesa «le petit exposé» commente les dix-huit morceaux du Pârâyaṇavagga. En expliquant la septième pièce de l'Aṭṭhakavagga (le Tissa Metteya sutta), l'auteur du Mahâ Niddesa rencontre au septième vers le mot *parikissati* «il est tourmenté» et ce mot devient pour lui l'occasion d'un long développement où il énumère des catégories diverses de tourments. Il commence par une longue liste de supplices où les amateurs d'émotions fortes trouveront de quoi frémir; puis il passe à une autre sorte de tourments. «Ou bien encore, sous l'empire des désirs qui dominent son âme, en quête de jouissances, il s'embarque sur le grand océan, tantôt glacé, tantôt brûlé, en butte aux moustiques, aux moucherons, aux vents,

[1] On trouvera réunis à la fin de l'article les textes qui ont servi de base à la discussion.

au soleil, aux serpents, souffrant la faim et la soif; il s'en va à Gumba, à Takkola, à Takkasilâ, à Kâlamukha, à Maraṇapâra, à Vesuṅga, à Verâpatha, à Java, à Tamali, à Vaṅga, à Elavaddhana, à Suvaṇṇakûṭa, à Suvaṇṇabhûmi, à Tambapaṇṇi, à Suppâra, à Bharukaccha, à Suraṭṭha, à Aṅgaṇeka, à Gaṅgana, à Paramagaṅgana, à Yona, à Paramayona, à Allasanda, à Marukantâra, à Jaṇṇupatha, à Ajapatha, à Meṇḍhapatha, à Saṅkupatha, à Chattapatha, à Vaṁsapatha, à Sakuṇapatha, à Mûsikapatha, à Daripatha, à Vettâdhâra; et ainsi encore il est tourmenté, très tourmenté.»

Le même développement reparaît sous une forme presque identique dans l'intérieur du Mahâ Niddesa; en commentant le quinzième sutta de l'Aṭṭhakavagga (l'Attadaṇḍa), l'auteur rencontre au vers 5 l'expression *sallena otiṇṇo* «transpercé par le trait», et il l'explique ainsi: «Pénétré, touché, meurtri, atteint, frappé par la flèche de la passion, en quête de jouissances, il s'embarque sur le grand océan... etc. à Daripatha, à Vettâdhâra». Il s'agit donc manifestement d'un développement stéréotypé que le rédacteur du Mahâ Niddesa tenait à sa disposition et qu'il utilisait quand l'occasion s'en présentait. Les savants éditeurs du Mahâ Niddesa, MM. de Lavallée Poussin et E. J. Thomas, n'ont pas manqué de rappeler à propos de ces passages, deux listes de noms géographiques, contenues dans le Milinda pañha. La première (p. 359 du texte) semble n'être qu'une variante réduite du même cliché: «C'est ainsi, grand roi, qu'un riche capitaine, quand il a exactement réglé les droits dus au port, s'engage sur le grand océan et s'en va à Vaṅga, à Takkola, Cîna, Sovîra, Suraṭṭha, Alasanda, Kolapaṭṭana, Suvaṇṇabhûmi ou tout autre port de mer...» L'autre (p. 331) n'a qu'un rapport lointain avec le texte du Mahâ Niddesa; Nâgasena cite au roi l'exemple d'un entrepreneur qui voudrait bâtir une grande ville: «Et alors il viendrait dans cette ville pour s'y installer des gens de Saka, Yavana, Cîna, Vilâta, Ujjeni, Bharukaccha, Kâsi, Kosala, Aparanta, Magadha, Sâketa, Suraṭṭha, Pâṭheyya, Koṭumbara, Madhurâ, Alasanda, Kasmîra, Gandhâra...» On peut encore ajouter à ces deux listes

une troisième (p. 327) plus courte où se retrouvent en partie les mêmes noms : «Saka et Yavana, Cîna et Vilâta, Alasanda, Nikumba, Kâsi et Kosala, Kasmîra, Gandhâra... »

La série des ports énumérés par le Mahâ Niddesa se développe comme le tracé d'un vaste périple qui part de l'Extrême-Orient, touche aux côtes de l'Inde, et va se perdre dans les profondeurs de l'Occident. Si nous y rencontrons des noms encore peu connus ou ignorés, nous n'en tenons pas moins des repères sûrs avec Java, Suppâra (aujourd'hui encore Sopârâ, un peu au Nord de Bombay), Bharukaccha (Broach, à l'embouchure de la Narmada), Suraṭṭha (Surat, à l'embouchure de la Tapti), Yona (le monde hellénique), Allasanda (Alexandrie).

Le premier nom de la liste, Gumba, est particulièrement obscur; la forme même en est incertaine, et le choix des éditeurs a varié entre Gumba (p. 154) et Gumbha (var. Kumbha; p. 414). L'énigmatique Gumba-Kumbha évoque le non moins énigmatique Nikumba du Milinda (p. 327) mentionné entre Alasanda et Kâsi-Kosala.

Le second nom, Takkola, se retrouve dans le Milinda (p. 359) où il est précédé de Vaṅga, le Bengale, et suivi de Cîna, la Chine ou terrestre ou maritime. On n'a pas manqué de rapprocher le *Τάκωλα ἐμπόριον* «Takôla, port de commerce» que Ptolémée place sur la côte de l'Inde transgangétique, au pays de la Chersonèse d'Or (VII, 2, 5). On a tenté à maintes reprises de fixer exactement la position de Takôla sur le littoral. La question a repris un nouvel intérêt depuis que M. Kanakasabhai a suggéré (dans la *Madras Review*, août 1902) l'identité du Takôla de Ptolémée avec la localité de Talaittakkolam que le roi Râjendra Coḷa I[er] (1012-1042) mentionne dans la liste aujourd'hui célèbre de ses conquêtes outremer; Talaittakkolam y figure à côté de Mâdamâliṅgam, d'Ilâmuridesam, de Mâṇakkavâram. M. Cœdès (*Le royaume de Çrîvijaya*, dans *B.É.F.E.-O.*, XVIII, 6, 1918) a reconnu dans Mâdamâliṅgam le pays dénommé ailleurs Tâmbraliṅga, situé immédiatement au Sud de l'Isthme de Kra. Ilâmuridesam est certainement Sumatra;

Mâṇakkavâram est non moins certainement le groupe des Nicobars. J'ai moi-même appelé l'attention dès 1896 sur un texte chinois qui semble se rapporter aussi à Takkola (*Deux peuples méconnus*, dans *Mélanges Charles de Harlez*, p. 176) : la notice sur l'Inde incorporée dans les Annales des Leang rapporte le voyage d'une ambassade envoyée par le Fou-nan à l'Inde au temps de la dynastie Wou (222-277). M. Pelliot a donné de ce passage une traduction rectifiée (*Le Fou-nan*, dans *B.É.F.E.-O.*, III, p. 80) que je reproduis ici : « Du Fou-nan, l'ambassadeur quitta le port de T'eou-kiu-li et suivit une grande baie de mer; droit au Nord-Ouest, il entra dans bien des baies et longea bien des royaumes. Au bout d'une année et plus, il parvint à l'embouchure du fleuve de l'Inde. » Si T'eou-kiu-li 投拘利 répond à Takôla malgré la difficulté que fait la sonore initiale (*t'eou* = *du*) de la transcription chinoise, Takôla servait de port au Fou-nan pour ses relations avec l'Inde dans le cours du IIIe siècle (M. Pelliot a signalé ultérieurement [*B.É.F.E.-O.*, IV, p. 386] un autre texte relatif à la même ambassade, où le nom du port d'embarquement est réduit à Kiu-li). La carte de Ptolémée qui place Takôla au Sud de l'étranglement qui relie l'Inde transgangétique à la presqu'île de la Chersonèse d'Or, paraît montrer clairement qu'il faut chercher le site de ce port sur la côte occidentale de la presqu'île malaise, au Sud de l'isthme de Kra. C'est en effet la solution la plus généralement admise (Gerini, *J.R.A.S.*, 1897, p. 572; St. Andrew St. John dans *Actes du XIe Congrès international des Orientalistes à Paris*, 2e section, p. 230 et suiv.; Blagden, *ibid.*, p. 235 et suiv.; Pelliot, *B.É.F.E.-O.*, IV, p. 386). Cependant les archéologues de Birmanie s'obstinent à localiser Takôla dans le delta de l'Iraouaddy, ou bien du Sittang, près de Bilin; de fait, les cartes du XVIe et du XVIIe siècle marquent dans cette région un port du nom de Tagalla ou Tagaila (Forchhammer, *Notes on Early History and Geography of British Burma*, II, 7; Taw Sein-Ko, *Indian Antiquary*, XXI, 1892, p. 383; *Arch. Survey of Burma*, Report 1909-10, p. 14; 1915-16, p. 29; 1916-17, p. 27; 1917-18, p. 28;

1918-19, p. 25; Kanakasabhai, *Madras Review*, 1902, p. 251, adopte cette opinion; aussi V. Smith, *Early History of India*[3], p. 466).

On a discuté l'étymologie du nom de Takôla. St. Andrew St. John a proposé le môn «*t'kau-lah*» qui signifierait «île plate». Forchhammer partant de l'identité admise Takôla = Taïkkala, y superpose une autre identité : Taikkala = pali Goḷamattikâ dans l'inscription de Kalyani (datée de 1476), et il explique : *taik* (birman ou môn) = *mattikâ* (pali) «construction de terre ou de briques» et *kalâ* = *goḷa*, les «Gauḍa» ou «Bengalais». Taw Sein-ko rapporte (*Rep.* 1917-18, § 58) l'interprétation fournie par le Rev. Ba Te, de la Mission baptiste américaine, d'après qui *Takala* signifie «un occidental» en palaung; «les Palaungs sont une branche de la race mône et on doit supposer qu'ils connaissaient Taikkala et son histoire».

On semble avoir perdu de vue que *takkola* est un mot sanscrit régulièrement attesté. Le terme manque, il est vrai, aux dictionnaires d'origine indienne, Amara, Hemacandra, etc. Cependant il faut noter qu'un des manuscrits utilisés par Gaṇapati Śâstrî dans son édition de l'Amara Kośa avec le commentaire de Kṣîrasvâmin et la glose de Sarvânanda (le manuscrit indiqué par la lettre ख) lit *takkolakam* au lieu de *kakkolakam* au vers II, 6, 129-130 d'Amara (II, 6, 3, 31 de l'éd. Loiseleur-Deslongchamps) :

atha kolakam
kakkolakaṁ kośaphalam

Ces trois termes synonymes désignent le bdellium, d'après Loiseleur; le Dictionnaire de Pétersbourg, plus prudent, se contente de les interpréter par «une certaine substance odorante». Kṣîrasvâmin commente ainsi : *kolam eva kolakam. karkante 'tra karkaḥ. kolati saṁstyâyati karkolam. kośe phalâny asya kośaphalam.* Mais le ms. ख lit : *katkante 'tra katkaḥ* । *kolati saṁstyâyati takkolam*... Et le glossateur Sarvânanda explique sans aucune hésitation : *kolakatrayaṁ*

karpûragandhitakkolaphale «les trois mots *kolaka* etc. s'appliquent au fruit du takkola qui a une odeur de camphre». Le Râmâyaṇa, III, 35, 22 mentionne le takkola en même temps que «les fruits odorants» lorsqu'il décrit les forêts situées sur les bords de l'Océan que Râvaṇa contemple en allant rejoindre Marîca :

agurûṇâṁ ca mukhyânâṁ vanâny upavanâni ca
takkolânâṁ ca jâtyânâṁ phalânâṁ ca sugandhinâm.

Telle est du moins la lecture de la recension de Bombay et de la recension méridionale : le texte du Bengale, reproduit par l'édition Gorresio, remanie le vers et substitue le kakkola au takkola (III, 39, 22) :

vanâni ca suramyâṇi kakkolânâṁ tvacasya ca

L'alternance *takkola-kakkola*, que nous venons de rencontrer dans l'Amarakoṣa et Kṣîrasvâmin, reparaît donc ici; nous avons traité déjà de l'alternance *t* et *k* à l'initiale dans un autre travail (*J.A.*, 1923, II, p. 30 et suiv.). Le commentateur Râma, dans ses annotations sur le Râmâyaṇa, *ad loc.*, se contente d'expliquer que «les takkola sont une espèce d'arbres qui ont des fruits odorants» (*takkolâḥ sugandhiphalâ vṛkṣaviśeṣâḥ*). Keśavasvâmin, dans son Nânârthârṇavasaṁkṣepa (éd. Gaṇapati Sâstrî, *Trivandrum Sanscrit Series*) composé au XIIe-XIIIe siècle, donne le mot *takkola* comme une des significations du mot *kola* employé au neutre (Nânâliṅgâdhyâya, v. 288 et suiv.) :

kolaṁ punar napi
vyoṣe 'rdhakarṣe takkole śuṇṭhyâṁ ca badarîphale

Ainsi il adopte et confirme, pour le texte d'Amara cité plus haut, la leçon suivie par le ms. ख. D'ailleurs, pour l'histoire de la lexicographie, l'ouvrage de Keśavasvâmin est un répertoire d'une étonnante richesse. Dans un autre passage du même chapitre (v. 874)

il se sert encore du mot *takkola* pour définir un des sens du terme *bola* employé au neutre.

klîvaṁ punar bolam iti dhvaniḥ
sâjye madhuni takkole

Le Dictionnaire de Pétersbourg n'indique pas ces diverses significations; il ne connaît le mot *bola* qu'au masculin, comme le donne Amara, II, 9, 105; en outre il adopte la lecture *vola*, proscrite par Kṣîrasvâmin. Quant à *takkola* lui-même, le Dictionnaire de Pétersbourg, dans sa première édition, donne comme unique référence le Nighaṇṭaprakâśa de Bâpû Gaṅgâdhara, avec l'équivalence botanique : *pimenta acris;* cette équivalence est reproduite dans PW[2] avec une référence additionnelle au vers du Râmâyaṇa que j'ai déjà cité. D'après le commentateur Bhaṭṭasvâmin (cité par Gaṇapati Śâstri sur Kauṭalya Arthaśâstra, II, 29), *takkola* pourrait être un autre nom du *bhadraśrîya,* tandis que d'autres interprètes font du bhadraśrîya le camphre, le śrîvâsaka, ou le santal rouge :

kecit karpûram ity âhus takkolam iti câpare
śrîvâsakaṁ tathâ kecit kecil lohitacandanam

En pali aussi, le mot *takkola* se rencontre, notamment dans les formules du type *tambûlatakkolakâdîni pupphâni adâsi* (*Jâtaka,* I, 291, et *passim*) où il est associé à des ingrédients odorants d'origine végétale, feuille de bétel, etc. Childers l'enregistre avec une référence à l'Abhidhânappadîpikâ v. 304. Mais en fait, ce vers n'est que la transcription palie du vers de l'Amarakośa, II, 6, 129-130 = Loiseleur, II, 6, 3, 31; il apporte donc un témoignage de plus en faveur de la lecture *takkolakam* de préférence à *kakkolakam* dans le texte d'Amara. Childers reprend le sens de « bdellium » fourni par Loiseleur-Deslongchamps, mais il ajoute : « Une espèce particulière de parfum tiré des baies du kakkola. Le correspondant sanscrit est *kakkola.* La forme singhalaise est *takul,* d'après Subhûti. Pour la

dissimilation consonantique, comp. *kipillika, tikicchati, phâsulikâ*». Le nouveau Dictionnaire pali de la Pali Text Society ne fait que répéter l'interprétation donnée par Childers. Trenckner dans ses *Notes sur le Milinda-pañha* publiées quatre ans après le Dictionnaire de Childers, en 1879 (et réimprimées dans le *Journal of the Pali Text Society*, 1908) cite le mot *takkola* comme un exemple de dissimilation consonantique (p. 59; *J.P.T.S.*, p. 108) : « . . . *takkola* (Abhidh., v. 304) correspond à *kakkola* dans le vers parallèle de l'Amarakośa; dans le Milinda, c'est aussi le nom d'un pays, peut-être le sanscrit *karkoṭa*. . . ». E. Muller dans son *Index des noms propres en pali* (*J.P.T.S.*, 1888), *s. v.* Takkola, reproduit le même rapprochement avec le sanscrit *karkoṭa*. W. Geiger dans son récent ouvrage sur le pali (*Grundriss der Indo-Arischen Philologie*), au chapitre Dissimilation, § 47, répète Childers et Trenckner, mais introduit une réserve : « *Takkola*, bdellium, Abhp. 304 = *kakkola;* pourtant le sanskrit a aussi *takkola;* en singhalais *takul*. Le nom de pays *Takkola* Milp. 359, 28, est peut-être = *Karkoṭa*.» Observons en passant que ce nom de pays Karkoṭa ne se rencontre qu'une fois dans le Mahâ Bhârata, VIII, 2066, dans une énumération de peuples dépravés (*durdharma*), avec les Kâraskara, les Mâhiṣaka, les Kaliṅga, les Kerala et les Vîraka, qui sont pour la plupart des populations du Sud de l'Inde. Le catalogue de peuples donné par Varâha Mihira dans sa Bṛhat Saṁhitâ énumère aussi parmi les habitants du Sud les Karkoṭa après les Bharukaccha (Barygaza, Broach) et avant les Taṅkaṇa et Vanavâsi (Banavasi, sur la frontière du Mysore et du Kanara). D'autres manuscrits lisent *kakkoṭa, kaṅkaṭa,* et c'est cette dernière leçon que l'éditeur, H. Kern, a admise dans son texte.

Le mot *takkola* survit comme nom d'un végétal dans les langues modernes. Le Hindî-śabdasâgara l'enregistre, et le définit « un arbre d'espèce particulière ». La *Vernacular List of trees, shrubs and woody climbers in the Madras Presidency,* par A. W. Lushington, Madras, 1915, atteste le mot en tamoul et en télougou. Je repro-

duis ici les références et les identifications fournies par cet excellent travail :

En tamoul : 1° takkolam (*Dictionnaire tamoul de Visvanatha Pillai;* Mac Leane, 385; Riddell, 112, corr.) Eugenia jambolana. — 2° takkolam (*Dict. tamoul*, Mac Leane, 677; Pfleiderer, 190) Piper Cubeba.

En télougou : 1° takkoḷa (*Anantapur District*) Clerodendron phlomoides. — 2° Takkoḷakamu (*Dict. télougou de Sankaranarayan*) Clerodendron inerme. — 3° Takkoḷamu (*Elliot's Flora Andhrica; Anantapur District*) Clerodendron phlomoides. — 4° Takolapu (*Elliot's Flora Andhrica*) Clerodendron inerme.

Les listes Malayalam et Uriya ne donnent rien sous la rubrique *takkola* ou analogues.

M. Pelliot a ingénieusement proposé de retrouver la mention du takkola dans un texte chinois que MM. Hirth et Rockhill avaient déjà signalé à l'attention (*Chau Ju-kua*, p. 222) sans en saisir toute la portée. Le *Yeou-yang-tsa-tsou,* compilé entre 850 et 860, et qui emprunte son information au *Pen-ts'ao-che-yi* qui date de 713-741, dit : «Le cardamome blanc 白荳蔻 *pai-teou-k'ou* vient du pays de *K'ie-kou-lo* 伽古羅 où il est appelé *to-kou* 多骨; il a la forme du bananier; les feuilles ressemblent à celles du *tou-jo;* elles ont huit ou neuf pieds de long; elles ne se fanent ni en été ni en hiver. Les fleurs sont jaune clair. Les graines forment des grappes comme le raisin. Quand elles paraissent, elles sont d'abord vert clair, mais elles blanchissent une fois mûres; on les récolte au septième mois.» M. Pelliot note que l'ancienne prononciation de 多骨 est *ta-kut,* restitution hypothétique **takur*, et il ajoute (*T'oung-Pao*, 1912, p. 455) : «A titre d'hypothèse, je ne puis m'empêcher de signaler un rapport possible entre *takur,* nom indigène du cardamome, et le nom de l'ancien port de Takola, tout comme il y a probablement identité étymologique entre *qaqola* et le pays de Qaqola. Au VIIIe siècle, Tch'en Ts'ang-ki indique également 迦拘勒 *kia-kiu-lo*(= *lak*) comme nom étranger de la noix muscade.

C'est en effet là son nom sanscrit : *kakkola*, ou plutôt le dérivé *kakkolaka*, indiqué avec ce sens par Böhtlingk. Dans *B.É.F.E.-O.*, III, 409, le Dr P. Cordier indique pour *kakolam* l'équivalent *Lavanga scandens.*» M. Cœdès, après avoir rapporté cette note de M. Pelliot, ajoute, avec une compétence irrécusable : «Noter de plus que la traduction traditionelle du pali *takkolam* en cambodgien et en siamois est *kravāñ* = cardamome». Il semble bien que le commentateur de l'Amarakośa, Sarvânanda, ait interprété *takkola* comme le nom du cardamome, puisqu'il glose Am., II, 6, 129-130 (*atha kolakam|karkolakaṁ* [*tar°*] *kośaphalam*) par : *kolakatrayaṁ karpūragandhitakkolaphale* «les trois vocables s'appliquent au fruit du takkola qui a une odeur camphrée». L'odeur camphrée est une caractéristique du cardamome (*Materia Medica of India* par R. N. Khory et N. N. Katrak) tandis que le *kakkola* = *lavanga scandons* a pour caractéristique une odeur de térébenthine (*ibid.*, p. 133).

La question de l'alternance *k-t* à l'initiale, déjà rencontrée au cours de nos recherches, se pose une fois de plus, et sous une forme plus concrète. Si la restitution de Pelliot est exacte, et l'observation de Cœdès semble bien la confirmer, le takkola, au sens de «noix muscade» serait le produit exporté du pays de Kakkola. «Le cardamome blanc» du texte chinois est l'*amomum cardamomum* des botanistes, le cardamome à grappes, qui est indigène au Cambodge, au Siam, à Java. Le pays de *K'ie-kou-lo*, qui le produit, est bien un pays subéquatorial, L'itinéraire de Kia Tan, compilé entre 785 et 805, et conservé en substance dans les Annales des T'ang, mentionne un pays du nom de *Ko-kou-lo* 哥谷羅 = Kakola qui appartient sans aucun doute à la région malaise, mais dont le site précis est difficile à fixer : MM. Hirth et Rockhill (*Chau Ju-kua*, p. 11, n. 10) le placent avec Gerini (*Researches*..., 444, n. 2) à Kelantan ou à Ligor. M. Pelliot (*T'oung Pao*, 1919, p. 455), pour des raisons qui me paraissent décisives, écarte cette localisation, et il ajoute : «Pour quelque identification qu'on

doive se décider dans la suite, c'est sur la côte occidentale (de la péninsule malaise) qu'il faut chercher le *Ko-kou-lo* de Kia Tan ». Je crois en trouver un indice de plus dans le fait, rapporté par l'histoire des Song (Chavannes, *Revue de l'histoire des Religions*, 1896, p. 52) que le moine Fa-yu, désirant retourner de Chine en Inde, en 983, reçut de la cour impériale des lettres de recommandation pour *San-fo-ts'i*, *Ko-kou-lo* 葛古羅, *Ko-lan*, et l'Inde occidentale. *San-fo-ts'i* est Palembang, à l'extrémité sud-est de Sumatra; *Ko-lan* est Quilon, sur la côte de Travancore, à l'extrémité sud-ouest de l'Inde; *Ko-kou-lo*, placé entre ces deux ports, comme une escale intermédiaire, doit être le dernier point où les bateaux touchaient terre avant de se lancer en plein Océan Indien vers l'Ouest. Il semble bien difficile d'isoler ce Ko-kou-lo, K'ia-kou-lo, Kakula, Kakola, du port de Ḳâḳula, Ḳâḳullâ mentionné par les géographes et voyageurs arabes; c'est par excellence le pays du bois d'aloès, dont une excellente variété porte le nom de Ḳâḳulî. « La première chose que je remarquais en entrant dans la ville de Ḳâḳula, ce furent des éléphants chargés de bois d'aloès indien; les habitants le brûlent dans leurs maisons, car il vaut le même prix que le bois de chauffage chez nous, ou même moins » (Ibn Baṭûtâ, XIVe siècle, dans Ferrand, *Textes géographiques*, p. 445). Ici encore nous rencontrons un nouveau cas de l'alternance *k-t* à l'initiale. Krishnaswami Aiyengar cite (*Quarterly Journal of the Mythic Society*, Bangalore, XII, 1, p. 23) un texte tamoul où il est fait mention des produits apportés du dehors au port de Toṇḍi en pays Cola; quatre espèces de bois d'aloès (*agaru*) y figurent (avec la soie, le santal, le camphre); une des variétés est appelée *takkoli*; il est manifestement impossible de séparer cette désignation du bois d'aloès ḳâḳulî des Arabes (une autre variété porte le nom de *kiḍâravan* « originaire de Kiḍâram » le pays de Kĕdah en Malaisie, d'après Cœdès, *B.É.F.E.-O.*, XVIII, 6, 22). Le *Livre des merveilles de l'Inde* raconte (Ferrand, p. 581) l'histoire d'un marin qui, débarqué tout près de Ḳâḳula, eut commerce avec une

guenon, la rendit enceinte et s'enfuit sur un canot; au bout de vingt et quelques zam, soit environ 70 heures, il arriva à une des îles Andaman. Le narrateur devait donc le supposer parti de quelque endroit sur la côte occidentale de l'Indo-Chine, cette côte où se localisait le K'ia-kou-lo des Chinois. Si le Ḳâḳula des Arabes était le pays du bois d'aloès, il devait être aussi le pays du cardamome authentique, le «cardamome blanc» ou «petit cardamome» ou «cardamome à grappes» ou «cardamome rond», l'*Elettaria Cardamomum* des botanistes, puisque ce produit porte couramment en arabe le nom de *ḳâḳula* (*kâkula ebil*), et en persan celui de *kakelah-seghar*.

On est surpris de constater en regard que le sanscrit *kakkola* ne reçoit jamais cette signification, et que le cardamome ne porte jamais ce nom ni en sanscrit, ni dans les langues dravidiennes. Il suffit de renvoyer aux désignations en sanscrit, uriya, télougou, tamoul, malayalam, canarais qui sont réunies par A. W. Lushington dans sa *Vernacular List of Trees... in the Madras Presidency,* sous le n° 3004, vol. II A, p. 737. Cependant Sarat Chandra Das, dans son Dictionnaire tibétain, *s.v. ka-ko-la* interprète ce mot par «cardamome»; toutefois il ajoute immédiatement : «the fruit of Coculus Indicus, a plant with a berry, the inner part of which consists of seeds with a wax-like aromatic substance». Le Coculus indicus n'a rien à faire avec le cardamome; c'est une ménispermacée, qui porte en sanscrit le nom de kâkamâri, etc. (Lushington, *List,* n° 81; Khory et Katrak, *Materia Medica,* p. 24 : *anamirta poeniculata*). S. C. Das semble avoir confondu *kakkola* et *kakola;* en effet, le *kakola* est décrit dans un texte cité par P. W. *s. v. :*

kakolam ugratejaḥ syât kṛṣṇacchavi mahâviṣam

et ces caractères conviennent fort bien aux baies du Coculus Indicus, auquel Wilson du reste identifie cette plante. La traduction tibétaine de l'Amarakośa (*Bibl. Indica,* n° 1294, p. 117, v. 124) donne *ka-ko-la* comme la traduction de *pṛthvîkâ* qui désigne cer-

tainement le grand cardamome, *elâ* (Lushington, *List*, 2991 *bis*). L'équivalence « kakkola = cardamome » était donc tenue pour indubitable par le traducteur tibétain.

Abstraction faite de ce témoignage, le kakkola est, comme le Dr Cordier l'avait bien indiqué (*B.É.F.E.-O.*, III, 466) la lavanga scandens = noix muscade « d'où l'on tire une huile parfumée médicinale, employée pour la chevelure, et appelée kakkola » (*Materia Medica of India*, par R. N. Khory et N. N. Katrak, p. 133). Amara se contente de le mentionner (II, 6, 133; Loiseleur, II, 6, 3, 34) comme un des ingrédients du parfum appelé *yakṣakardama;* il y entre avec deux autres produits du monde indonésien, le camphre (*karpûra*) et le bois d'aloès (*agaru*); il figure aussi dans une recette médicale de Suśruta (I, 243, 19) avec la noix d'arec (*pûga*), le camphre, et les clous de girofle (*lavaṅga*) qui sont tous aussi des produits de la même région. La recension bengalaise du Râmâyaṇa (Gorr., III, 39, 22) substitue le *kakkola* au *takkola* des autres recensions dans le passage que j'ai cité plus haut. Dans les langues modernes, le nom subsiste, mais il paraît avoir changé d'attribution : en hindi, en marathe, *kakkol* ou *kaṁkol* désigne une plante originaire des Indes occidentales, Antilles et Vénézuela, la *Pimenta acris*, pour laquelle Lushington, II A, n° 1207, donne les noms anglais de *West Indian bayberry tree; China pepper; tree pepper; black cinnamom; wild cinnamom; wild clove; cabobcheeny of Madras; stal cherry of Bengal.* Elle est actuellement cultivée sur toute la côte occidentale de l'Inde; mais elle n'y a été introduite que dans les derniers siècles, et c'est à tort que le Dictionnaire de Pétersbourg la donne comme l'équivalent de kakkola dans le Râmâyaṇa et Suśruta, entre autres. Les désignations en tamoul, malayalam, et canarais fournies par Lushington n'ont rien de commun avec le mot kakkola. Au reste, comme nous l'avons observé à propos du takkola, ni le tamoul, ni le télougou, à en juger par les listes de Lushington, ne présentent de nom botanique en rapport avec kakkola.

On peut s'étonner de voir des végétaux si hétéroclites désignés sous le même nom. Mais la nomenclature populaire ne tient pas compte des caractères scientifiques qui rapprochent ou séparent les espèces; elle se fonde exclusivement sur des traits qui saisissent au premier abord. Les multiples végétaux auxquels le nom de *takkola* s'est trouvé appliqué contiennent tous une oléo-résine qui dégage une odeur forte, généralement camphrée; mais le camphre est le type des odeurs fortes tenues pour agréables. C'est ainsi que l'eucalyptus, arbre d'introduction récente (il est originaire d'Australie) a reçu dans l'Inde le nom de «camphrier», en sanscrit *karpûra*, en télougou *karpûrapu*, en tamoul *karuppûram*, etc. (Lushington, *List*, *cdix*). De même en Égypte il est désigné par le nom arabe du camphrier, *kâfûr* (comme m'en informe M. Victor Mosséri, vice-président de l'Institut égyptien).

Les noms de Takkola et de Kakkola n'appartiennent pas seulement à la nomenclature géographique de la région malaise; ils se retrouvent sur le sol de l'Inde propre. Takkolam est encore aujourd'hui le nom d'une localité historique, un simple village situé droit à l'ouest de Madras, à 6 milles sud-est d'Arkonam Junction, par 79° 48′ Est et 13° 1′ Nord. C'est là que, en 949, le Râṣṭrakûṭa Kṛṣṇa III livra bataille au Cola Râjâditya qui fut tué, comme nous l'apprend l'inscription d'Atakur, au Mysore (Fleet, *Ep. Ind.*, VI, 54). Une inscription datée du règne de Kṛṣṇa III et rappelant ses conquêtes subsiste encore à Takkolam. La *Topographical List of Inscrip. of the Madras Presidency*, par V. Rangacharya (Madras, 1919, vol. I, p. 37) ne signale pas moins de 19 inscriptions (Arcot North District, nos 43 à 61) relevées dans cette localité et qui sont toutes contemporaines des Cola. Elles proviennent du temple de Jalanâtheśvara, appelé aussi Ural «la fontaine» et aussi Nanditîrtha, et commémorent des donations.

Quant à Kakkola, il est peu douteux que ce nom soit à la base de Śrî-Kâkulam, la désignation sanscrite du port que nous appelons Chicacole, situé sur la côte orientale par 18° 17′ 25″ Nord et

83° 56′ 25″ Est, sur l'estuaire de la Languliya ou Nagavali. Le port est ancien; il était voisin de la capitale du Kaliṅga, le pays qui a tant contribué à l'émigration hindoue vers la presqu'île malaise et les îles de l'Archipel. La tradition (Rangacharya, *List of Inscr.*, Kistna District, p. 891) rapporte que le roi Trilocana Pallava y aurait installé un établissement brahmanique vers le IIIe siècle; on n'y a pas encore trouvé d'inscription antérieure au IXe siècle; mais, ajoute Rangacharya «the survey of the place is yet to be completed». Des 46 inscriptions relevées, 38 se trouvent au temple de Srî Kâkuleśvara, la divinité locale. La forme *kâkula* est avec le sanscrit *kakkola* dans le même rapport que *takul* (singhalais) avec *takkola*. C'est probablement ce pays que le traducteur indien du Saddharmasmṛtyupasthâna sûtra en langue chinoise avait cru reconnaître dans l'original sanscrit, au chapitre qui décrit la région du Sud. Après le pays d'Uḍra (l'Orissa), Andhra (la basse Godavari), Kera (Malabar), et avant d'arriver à la Caveri, il dit : «Proche du rivage de la mer du Sud, il y a un royaume nommé *Kia-kiu-lo-mo* 迦俱羅摩; toutes les essences d'arbres s'y trouvent au complet. Le territoire est long de trois cents yojana et large de cinquante» (*Pour l'Histoire du Râmâyaṇa*, dans *J. A.*, 1918, I, 29, n. 2). Il est vrai que le traducteur tibétain du même texte l'a interprété tout autrement : «Et de plus, à l'intérieur de l'Océan, tous les arbres de la nature du karkola se trouvent en abondance. La longueur en est...» Le mot *karkola* = *kakkola*, pour l'un nom de pays, est pour l'autre un nom d'arbre. Dans le passage correspondant du Râmâyaṇa, IV, 41, on ne rencontre aucun trait de cette description. La localité de Kakkola se rattachait sans doute par quelque lien au tantrisme, car le Dictionnaire tibétain de S. C. Das explique *kako-la* (*sic; kako* sous la rubrique *kak*) comme «une demeure secrète de la Ḍâkinî, et il renvoie à Kandjour, Rgyud (III, p. 337), c'est-à-dire au Sampuṭa tantra.

Noms géographiques ou noms botaniques, Takkola et Kakkola

sont clairement des formations dérivées au moyen de préformantes *k* et *t* ou *kak* et *tak* d'un simple *kola* que le sanscrit a conservé. Si inexplicable que soit une formation de ce type dans le domaine aryen, le sentiment de la parenté originelle qui relie ces formes a persisté. Le dictionnaire d'Amara les rapproche : II, 6, 129 *atha kolakam | kakkolakam* (ou *tak°*), et Keśavasvâmin dans son Nânârthârṇavasaṁkṣepa (*tryakṣara nânâliṅgâdhy.* 596) : *kolakaṁ marice tathâ kakkole ca;* dans ce passage encore, deux manuscrits lisent : *takkole;* et de nouveau (*dvyakṣ. nânâliṅg°*, 288) : *kolaṁ punar napi | vyoṣe'rdhakarṣe takkole śuṇṭhyâṁ ca badarîphale.* Nous allons relever au cours de cette étude d'autres faits du même ordre.

Parmi les noms qui suivent celui de Takkola dans le Mahâ Niddesa, un lecteur familier avec les listes de Ptolémée ne peut manquer d'être frappé par le nom de Vesunga. L'identité avec Ptolémée n'est pas moins frappante ici que dans le cas de Takkola, et le nom reparaît à plusieurs reprises dans les Tables, VII, 2, 4 : «Après le cap Têmala (Tamala), commence le pays des Bêsungeitai anthropophages, sur le golfe Sarabakos; et dans ce pays se trouve le port de commerce (ἐμπόριον) de Bêsunga, près de l'embouchure du fleuve Bêsunga; ce fleuve Bêsunga est le plus méridional des fleuves qui descendent des monts Maiandros (*ibid.*, 10). Le pays des Bêsungeitai est voisin de la région de l'Or (*Khrusê Khôra*), qui est situé au delà de la région de l'Argent (*Argurê Khôra*) où se trouvent, dit-on, en grande abondance des gisements de ce métal. Étienne de Byzance, au VIe siècle, a encore recueilli dans son Vocabulaire géographique les noms de «Bêsunga, marché de l'Inde, du fleuve Bêsungas, et des Bêsungitai, qu'on dit être anthropophages». La configuration de la carte de Ptolémée ne permet pas de loger la ville et le peuple ailleurs que dans le Pégou, sur le Nord du golfe de Martaban; toute localisation plus précise serait hasardeuse, car les apports de l'Iraouaddy et du Sittaung ont dû modifier la côte au bout de deux millénaires. Ptolémée place Bêsunga (lat. 9°) à presque 5° au nord de Takôla (4° 15');

mais il faut ajouter à cette distance une quantité de 2° que Ptolémée porte en écart de longitude (Bêsunga 162°; Takôla 160°), trompé sur la direction de la côte qu'il fait revenir à l'Est après l'isthme correspondant à l'isthme de Kra; sa construction géographique n'est en effet qu'une interprétation par projection des distances nautiques fournies par l'évaluation des marins. Or Ptolémée avait à combiner ses informations avec une donnée qu'il tenait pour fondamentale : à savoir la position de Sada située sur la côte occidentale de l'Inde transgangétique, position qu'il avait adoptée comme origine de ses méridiens pour cette région (Ptol., I, 13 7-9). Marin de Tyr avait estimé à 13,000 stades la traversée du golfe Gangétique entre Paloura, sur la côte orientale de l'Inde, et Sada supposée droit en face sur la rive opposée, l'une et l'autre par 11° 20′ de latitude Nord. La ville de Paloura est placée 2° 40′ au sud de l'embouchure du fleuve Manada qui est certainement la Mahanadi; l'*aphetêrion* des bateaux allant à la Terre de l'Or (Khrusê), le point où les marins quittaient la côte pour s'élancer droit à l'Est vers l'autre rive, était situé à 20′ Ouest et 20′ Sud de Paloura, soit environ 20 milles dans chaque direction. Ptolémée reproche à son prédécesseur de n'avoir pas fait entrer en ligne de compte dans son calcul des distances l'irrégularité de la navigation, qui allonge d'un tiers environ la distance réelle. Il réduit donc les 13,000 stades de Marin à 8,670 ou 18°. Donc, si Paloura est situé par 136° 40′ Est et l'*aphetêrion* par 136° 20′, Sada doit être placé par 154° 20′. De Sada jusqu'à la ville de Tamala, Marin estime la traversée à 3,500 stades dans la direction Sud-Est; Ptolémée opère un retranchement du tiers pour la raison déjà exposée; reste pour le trajet continu 2,330 stades; mais l'obliquité de la direction par rapport au méridien Nord-Sud entraîne encore un retranchement du sixième; la distance des méridiens de Sada et Tamala se ramène donc à 1,940 stades, soit environ 3° 30′. On marquera donc Tamala par 157° 30′. De Tamala, Marin estime la traversée jusqu'à la presqu'île de l'Or

(*Khrusê Khersonêsos*) à 1,600 stades, toujours dans la direction Sud-Est; Ptolémée introduit ici encore la correction du tiers et celle du sixième, et réduit la distance des méridiens entre ces deux points à 1° 48′. Et il conclut : «La somme de ces distances donne donc entre le cap Koru et la presqu'île de l'Or un intervalle de 34° 48′.» Puisque Koru est par 125° 40′, le cap de Takola qui marque la limite Nord de la Khrusê Khersonêsos, vient donc se placer à 159° Est. Mais le tracé du littoral fixé par ces trois points : Sada, Tamala, le cap de Khrusê, ne donne pas une longueur suffisante pour y espacer les escales relevées par les navigateurs. Aussi, en dépit du témoignage formel de Marin qui maintenait constamment un tracé dans la direction Nord-Ouest–Sud-Est depuis Sada jusqu'à la presqu'île de l'Or, Ptolémée fait revenir la côte vers l'Ouest après Bêrabai pour regagner en latitude ce que la longitude ne lui fournit pas, sur une distance de 3° 20′. Son procédé de correction des distances, purement arbitraire malgré ses apparences logiques, l'a entraîné à déformer fâcheusement le tracé de la côte orientale; il a perdu 3° 30′ + 1° = 4° 30′ sur les évaluations de Marin entre Sada et la presqu'île de l'Or en traversée directe.

La latitude donnée à Sada par Ptolémée, 11° 20′, est-elle mieux établie que sa longitude? Sada est droit en face de Paloura. Paloura est à 2° $\frac{2}{3}$ Sud de l'embouchure de la Mahanadi. Quant à l'aphetêrion, c'est à Hiouen-tsang qu'on peut en demander le site. «Sur les frontières Sud-Est du royaume de *Wou-tch'a* (Uḍa, Orissa) et près du rivage d'une grande mer, on rencontre la ville de *Tche-li-ta-lo* (Caritra), en langue chinoise *Fa-hing* 發行 (qui correspond littéralement au grec *aphetêrion* employé par Ptolémée). C'est là que passent et s'arrêtent, en allant et en venant, les marchands qui s'embarquent et les voyageurs des contrées lointaines. La circonférence en est d'une vingtaine de li. Cette ville a des murs solides et élevés; elle renferme une multitude de produits rares et précieux. En dehors de la ville, il y a cinq stûpa contigus dont les tours et les pavillons s'élèvent à une grande hauteur. On

y voit des statues de personnages vénérables, exécutées avec autant d'art que de magnificence.» En sortant de ce royaume du côté du Sud-Ouest, Hiouen-ts'ang arrive au royaume de *Kong-yu-t'o*. Le *Kong-yu-t'o*, que Julien n'avait pu identifier, est le Koṅgoda qui forme un maṇḍala du Dakṣiṇa Kosala (*Ep. Ind.*, VI, 136) et répond au district actuel de Ganjam. La ville de *Tche-li-ta-lo* vient donc se placer au sud de Puri et de Kanarak (Black Pagoda) qui durent aussi leur notoriété au rôle qui leur revenait dans la vie des navigateurs. Je rappelle ici brièvement pour les reprendre ailleurs, les vieilles traditions groupées autour de Trapuṣa et Bhallika, les premiers fidèles laïques de Śâkyamuni, et qui font débarquer sur la côte de l'Utkala les marchands venus du littoral birman. Paloura et l'aphetêrion sont donc en réalité situés entre 20° et 18° lat. Nord [1]; le point correspondant sur la côte opposée vient se placer entre Akyab et Sandoway. Bêsunga que Ptolémée place 2° 20′ plus au Sud, vient se placer à la hauteur de Rangoun, Pégou, Martaban. Quant à Takôla, si nous adoptons les chiffres de Marin sans les corrections arbitraires de Ptolémée, il est à 5,100 stades de 20°–18° N. en course directe : de Sada au cap de Tamala, 3,500 stades; du cap Tamala à Khrusê, 1,600 stades. La distance de 5,100 stades équivaut à 10° environ; on est donc amené ainsi à la région méridionale de l'étranglement où se trouve l'isthme de Kra.

La ville de Caritra n'a pas encore été signalée dans les textes sanscrits. J'ai réussi à en retrouver la mention, et même répétée,

[1] Yule (*Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1882) a déjà rappelé à ce propos un curieux passage de Valentijn (1727) qui montre par un exemple frappant à quel degré l'étude de la géographie ancienne est illustrée par les voyageurs des temps modernes; à propos de Bimlipatan, Valentijn observe : «Au commencement de février, un petit bateau faisait voile..... vers Pégou, avec une cargaison qu'il prenait à Masulipatam..... De ce point il suivait la côte jusqu'au 18e degré Nord, et là il se lançait en pleine mer pour atteindre la rive opposée vers le 16e degré, et là grâce à un vent qui soufflait du rivage il gagnait aisément la rivière de Pégou».

dans le tantra bouddhique qui porte le titre de Ḍākārṇava. Haraprasad Sastri, qui a publié de nombreux extraits de cet ouvrage, notamment dans son *Descriptive Catalogue of Sanscrit Mss. in the Government Collection*, I, *Buddhist Mss.* (Calcutta, 1917), donne à la page 97 de ce catalogue la copie du feuillet 154 B, chap. 49, où le Tantra énumère les vingt-quatre lieux sacrés (*pîṭha*) hantés par les « divinités squelettiques » *Kaṅkalinî*; parmi ces lieux figurent (du n° 12 au n° 15) :

Jayantyâṁ Pṛṣṭhâpure tu Sopâre Carite tathâ.

Par une rencontre expressive, Carita est nommé avec Sopâra, le grand port de la côte occidentale qui était, lui aussi, l'aphetêrion des bateaux qui faisaient voile pour la côte malaise comme pour la côte africaine. Le versificateur a dû, par raison métrique, écrire ici Carita; mais un peu plus loin le vers lui permet de rétablir la forme authentique Caritra(ka); page 157, il décrit les formes adorées respectivement dans chacun des pîṭha :

Sopâre paretasthâ tu karañjasthâ Caritrake.

Donc, à Caritra(ka) on adorait une Devî associée à un arbre karañja. L'arbre karañja, connu encore aujourd'hui sous le même nom, a justement pour habitat « le voisinage des côtes dans l'Inde » (Khory et Katrak, *Materia medica*, p. 224); son nom botanique est *Pongamia glabra*. L'aspect en est attrayant, en outre il fournit à la thérapeutique et à la cuisine des ressources variées. Son importance se mesure au grand nombre de synonymes et de variétés qu'enregistre Amara, II, 4, 2, 28-29. Le Mahâ Bhârata dans un passage curieux où il énumère les divinités qui menacent les petits enfants, associe le karañja à la maternité, III, 229, 14 487 :

pâdapânâṁ ca yâ mâtâ karañjanilayâ hi sâ
varadâ sâ hi saumyâ ca nityaṁ bhûtânukampinî
karañje tâṁ namasyanti tasmât putrârthino narâḥ.

Celle qui est la mère des arbres, cette divinité a pour demeure un karañja.

Elle est bienfaisante, aimable, toujours pleine de pitié pour les créatures. Aussi les hommes qui désirent des fils l'adorent dans le karañja.

Je n'ai pas retrouvé encore d'autres traces de ce culte; il est possible que la devî Kaṅkalinî de Caritra(ka) en représente un aspect particulier.

C'est encore la ville de Caritra qu'il faut certainement reconnaître sous la désignation, d'ailleurs transparente, de Samudraprasthâna «le départ pour l'Océan», dans le récit des courses de Sudhana en quête de la vérité, tel que le raconte le Gaṇḍavyûha; on n'a pas apprécié à sa valeur l'importance de cet ouvrage, faute d'en avoir connu la nature exacte; en fait, c'est une partie, la dernière, de la grande collection qui porte le nom d'Avataṁsaka. Le Gaṇḍavyûha était déjà traité comme un ouvrage à part dès la fin du VIIIe siècle, puisque le roi d'Orissa Subhakaradeva (de qui nous possédons maintenant une inscription : *Ep. Ind.*, XV, 1) envoya en 795 comme présent à l'empereur de Chine son propre manuscrit qui servit de base à la traduction exécutée par Prâjña en 796-798; et pourtant il existait déjà en chinois deux traductions complètes de toute la collection, l'une par Buddhabhadra (398-421), l'autre par Sikṣânanda (695-699). L'auteur du Gaṇḍavyûha s'est plu, pour des raisons d'art, de foi, ou de fantaisie, à déguiser les noms des localités qu'il mentionne sous des équivalents de sens identique; c'est ainsi, par exemple, que le port célèbre de Supâra ou Supâraka, interprété comme la «bonne traversée» (*su* + *pâra* + *ga*) devient Śubhapâraṁgama. Par le même procédé, Caritraka devient Samudraprasthâna «l'aphetêrion de l'Océan»; les trois traducteurs adoptent la même traduction en chinois : 海住 *hai tchou* (Buddhabhadra, I, 9, 37^b, 1; Sikṣânanda, I, 4, 21^a 5; Prâjña, I, 5, 37^b 19) qui signifie «arrêt en mer» et qu'il faut évidemment corriger en 海往 *hai wang* «aller en mer». L'itinéraire entier réclamerait une discussion minutieuse que je ne puis entreprendre ici; mais je ne doute pas de l'identité de Samudraprasthâna et Caritra.

Notons qu'à la fin du XVIIIe siècle, en 1775, le Grand Lama qui écrit le *Sambhala'i lam yig* nomme encore Caritra parmi les pays du Sud de l'Inde (trad. Grünwedel, p. 23).

Le nom de Vêsuṅga étant identifié avec le Bêsunga de Ptolémée, le nom de Verâpatha mentionné aussitôt après Vêsuṅga dans le Niddesa vient spontanément se placer sous le nom de «la ville de Bêrabai» que Ptolémée met immédiatement à la suite de Bêsunga, par 162° 20′ et 6°, soit à 3° plus au sud, ce qui semblerait indiquer la région de Tavoy. En gros, cette identification semble convenir, puisque la carte de Ptolémée place légèrement au sud de Bêrabai l'étranglement qui rattache le continent à la presqu'île de l'Or. L'élément Bêra paraît dans un autre nom, au nord de Bèsunga; Ptolémée place aussitôt après Sada le port de commerce (*ἐμπόριον*) de Bêrabonna. Il est probable que le mot appartient à une langue indigène qui peut être le môn.

La mention inattendue de Takkasila aussitôt après Takkola ne peut pas manifestement se rapporter à la ville de Taxile, située bien loin de là et loin de la mer. Mais Ptolémée mentionne, un peu au Nord de Sada, l'embouchure du fleuve Tokosanna par 153° Est et 15° 30′ Nord, à 1° 30′ Sud de l'embouchure du Katabêda, dont le nom s'est conservé dans l'île de Kutabdia, sud de Chittagong; ce serait donc probablement la rivière de Naaf. L'alternance de la liquide et la nasale dans le second élément du nom (*sanna-sila*) est trop fréquente pour surprendre. La notation par *o*, l'*o* bref du grec, de la voyelle écrite *a* en indien, attesterait, d'accord avec d'autres indices, l'existence d'un des phénomènes caractéristiques de la prononciation bengalie dès les deux premiers siècles de l'ère (cf. p. ex. aux bouches du Gange les deux villes de Poloura et Tilogrammon; Poloura est sans doute le même nom que Paloura sur la côte d'Orissa, *supra*; Tilogrammon est très probablement Tilagrâma en sanscrit). Tokosanna est, si l'on peut dire, dans la sphère d'influence du bengali.

Un autre fait à observer, c'est que Ptolémée est d'accord avec le

pali pour écrire à la seconde syllabe une sourde gutturale sans aspiration. Je ne vois pas qu'on ait attaché d'importance à ce trait vraiment singulier qu'entre tous les pracrits connus, le pali seul écrit *Takkasilâ;* les autres pracrits littéraires ont *Takkha*°, et les pracrits épigraphiques ont *Takha*° ou *Tacha*°. Les grammairiens occidentaux (E. Müller, p. 55, Geiger, § 62, 2) classent ce fait sous la rubrique : «perte de l'aspiration»; mais les faits classés ou plutôt réunis sous cette rubrique se rapportent presque tous à des mots rares ou se ramènent à de fausses analogies; le nom de Takṣaśilâ ne saurait entrer dans la première catégorie, et, quant à la seconde, il est difficile de comprendre quelle analogie a pu agir en pali, quand aucun des autres pracrits ne l'a sentie. La forme grecque, Taxila, ne fournit aucune indication sur la nature de la gutturale incorporée dans le *x* (ξ). Le pali conduit à se demander si nous ne sommes pas en face d'un vieux nom préaryen dont le sanscrit *Takṣaśilâ* n'est qu'une interprétation fantaisiste, aussi fantaisiste que celle rapportée par les pèlerins chinois (Fa-hien, chap. IX : Hiouan-ts'ang, *Mém.*, I, 154) «[ville de] la tête coupée» !

Après Takkasila, le Mahâ Niddesa nomme Kâlamukha. Ptolémée n'a rien qui ressemble à ce nom. J'ai déjà signalé (*Pour l'Histoire du Râmâyaṇa, J. A.*, 1918, I, 76) la présence d'une population désignée par cette appellation dans la recension bengalie du Râmâyaṇa; elle habite à l'Est, parmi les tribus diverses des Kirâta dont elle paraît constituer une simple variété (*G.*, IV, 40, 29) de couleur noire. Les Kirâta, pour Ptolémée, se localisent entre les bouches du Gange et le Tokosanna; passé cette rivière commence le Pays de l'Argent (Argurê). Il n'est pas douteux que les *Airrhadoi* de Ptolémée, VII, 2, 2, sont une leçon fautive pour *Kirrhadoi.* Si on en doute, il suffit de se reporter au paragraphe 16 du même chapitre où le pays est appelé *Kirrhadia.* Mais il ne me semble pas qu'on ait jusqu'ici réussi à reconnaître les Kirâta chez Ptolémée sous une autre forme qui déconcerte au premier aspect. Avant de nommer le pays de Kirrhadia, Ptolémée décrit une peuplade qui

est « au-dessus (ὑπερ) du mont Maiandros ». Lassen avait déjà proposé de reconnaître dans Maiandros le sanscrit Mandara ; l'identification est désormais acquise. En effet, le Râmâyaṇa, dans sa recension bengalie (*G.*, IV, 40, 28), nomme après le Lauhitya (Brahmapoutre), vers l'Est, avec « les villes et les montagnes qui baignent leurs pieds dans la mer », « les tribus des Kirâta qui habitent sur les hauteurs du mont Mandara », tout juste avant les Kâlamukha « Visages-Noirs » qui paraissent au vers suivant. Ces habitants du Maiandros sont « les Tiladai, car c'est ainsi qu'on appelle les Beseidai ; car ils sont courtauds, trapus, velus, la figure large ; cependant ils ont la peau blanche ». Le Râmâyaṇa connaît en effet des Kirâta qui ont « le teint de l'or et d'aspect agréable » (*G.*, IV, 40, 30), autrement dit qui ont le teint clair, à la différence des Kâlamukha « Visages-Noirs » qui eux sont « affreux » (*ghorâḥ*), et qui sont mentionnés au vers précédent.

Je viens de poser comme une donnée de fait l'équivalence Tiladai = Kirâta. C'est que le nom des Kirâta paraît fréquemment en prâcrit avec une palatale à l'initiale ; on trouve (Pischel, § 230) *Cilâda* aussi bien que *Cilâa*, *Cilâya*. C'est aussi la forme qui sert le plus souvent de base aux transcriptions chinoises. Je ne puis m'empêcher de croire que c'est le même nom que nous devons rétablir dans deux passages du Milinda : p. 327, *Saka-Yavane pi Cîna-Vilâte pi*, et p. 331, *Saka-Yavana-Cîna-Vilâta*. La confusion entre le *ca* et le *va* est constante dans la plupart des écritures indiennes ; on s'attend tout naturellement à voir paraître les Kirâta avec les Cîna dans une énumération de peuples étrangers à l'Inde établis sur sa frontière. Le MahâBhârata les associe à plusieurs reprises, par exemple, II, 26, 1002 : *Kirâtaiś ca Cînaiś ca* ; V, 19, 584 : *Cînaiḥ Kirâtaiś ca*. La transcription de la palatale a été un embarras pour les Grecs ; Ptolémée a *Tiastanes* pour représenter le nom de Caṣṭana, roi d'Ujjayinî ; pour représenter Cemula, il hésite entre deux équivalences : *Sémulla* (*Sémula*) ou *Timoula* (*Timoulla*). Il emploie la première forme dans ses tables, en décrivant la côte de l'Ariakê

(VII, 1, 6); mais dans son Introduction (I, 17), aussitôt après avoir fait usage de cette forme, il ajoute : « Ceux qui ont navigué jusque-là, qui y ont passé beaucoup de temps, et qui sont revenus chez nous disent que les indigènes appellent ce port Timoula (*Timoulla*) ». La correspondance Timoula = Cemula est exactement parallèle à Tilada = Cilâda (= Kirâta).

Pour en revenir aux Kâlamukha, leur nom reparaît dans le MahâBhârata, II, 31, 1171, et le cadre qui l'y entoure concorde avec le Râmâyaṇa et Ptolémée. Sahadeva, poursuivant la conquête des pays du Sud, soumet Sûrpâraka, Tâlâkaṭa, les Daṇḍaka « et ceux qui habitent les îles de l'océan, les rois issus de mères barbares, les Niṣâda, les Anthropophages, les Karṇaprâvaraṇa » (qui s'habillent de leurs oreilles », cf. *Pour l'Histoire du Râmâyaṇa*, *J. A.*, 1918, II, p. 75) et ceux qu'on appelle les Kâlamukha, issus de démons humains (*nararâkṣasa*) ». La soudaine apparition de ces peuplades au cours d'une campagne dans le Dekkhan, campagne qui se poursuit chez les Pâṇḍya, les Draviḍa, les Andhra, a probablement été suggérée au poète par le nom de Sûrpâraka; Sûrpâraka, le Soupara de Ptolémée, VII, 1, 6 et le Suppâra du Mahâniddesa, était le port d'où les bateaux partaient alors pour l'Extrême-Orient.

Le nom qui suit Kâlamukha dans le Niddesa est très incertain; les éditeurs ont adopté la leçon *Maraṇapâra;* mais les manuscrits ont aussi *Pûrapura*, *Parapura*, *Parapûra*, *Parammukha*.

Les étapes suivantes nous sont déjà connues et nous les avons étudiées; ce sont Vesuṅga et Verapatha. Le nom qui suit, Javâ, n'a pas besoin de commentaire. Ici la correspondance, tout au moins littérale, est trop claire pour réclamer une discussion. Une autre question subsiste, qu'il convient de réserver, car ce n'est pas ici le lieu pour la discuter : le nom de Javâ s'applique-t-il à notre Java, ou bien à Sumatra? ou bien encore à toutes deux ensemble? La marche de notre texte favorise, il faut le reconnaître, la seconde de ces trois hypothèses; l'escale de Java imposerait à l'itinéraire, tel

qu'il se développe, un détour trop accentué vers le Sud; les étapes suivantes vont en effet nous ramener vers l'Est de la presqu'île malaise.

Après Java, le texte imprimé porte *Tamalim*, mais les variantes sont nombreuses; sur le premier passage, page 154, on a aussi *Kamalim*, *Tammalim*, *Tammuni*; sur le second, on a *Tambalingam*. Ici le doute n'est guère possible. Ce serait faire trop d'honneur aux compilateurs de l'édition siamoise du Tipiṭaka (*Si*) de supposer qu'ils ont introduit ici par complaisance archéologique le nom de Tambalinga, que les savants occidentaux ignoraient encore il y a bien peu d'années. Ni M. Takakusu en 1896, ni MM. Hirth et Rockhill en 1912, ni M. Rockhill en 1915 n'avaient encore réussi à deviner l'original indien sous la transcription chinoise Tan-ma-ling, transparente pourtant. C'est à M. Cœdès que revient le mérite d'avoir rendu ce pays à la géographie et à l'histoire; une inscription sanscrite de 1230 A. D., trouvée à Jaiya, lui a donné le nom de Tâmbralinga, qu'il a su reconnaître ensuite sous la dénomination tamoule de Mâ-Damâlingam fournie par l'inscription de Râjendra Cola à Tanjore (*B.É.F.E.-O.*, XVIII, 6, 15 et suiv.). Le *Tchou-fan-tche* de Tchao Jou-koua (trad. Hirth et Rockhill, p. 67) contient une notice développée sur le même pays de *Tan-ma-ling*. M. Rockhill a traduit ultérieurement (*T'oung-Pao*, 1915, p. 123) une autre notice sur le même pays, tirée du *Tao-yi-tche-liao*, datée de 1349; la notice y suit immédiatement celle sur le *Tchen-la* = Cambodge. Rien dans ces deux notices ne fournit un repère solide pour identifier le site; mais il ne saurait être éloigné de la région de Pahang où le nom de Tembeling est encore en usage, appliqué à un cap et une colline près de l'embouchure de la rivière de Kwantan, Pahang, et aussi à un district dans l'intérieur des terres sur un affluent de la rivière de Pahang. Peut-être y a-t-il lieu d'ajouter aux textes cités par M. Cœdès un nouveau témoignage. Târanâtha (Schiefner, p. 135) mentionne parmi les contemporains du grand docteur Diṅnâga l'âcârya Buddhapâlita (*Saṅs rgyas*

bskyaṅs) qui était «né au Sud, dans une partie du pays de Tambala qui s'appelle Haṁsakrîḍa (*ṅaṅ-bas rce-ba* «jeu de l'oie»). Tel est du moins le texte suivi par Schiefner dans sa traduction. Mais l'historien tibétain Ye-śes-dpal-'byor, dans son *Dpag-bsams-ljon bzaṅ* (éd. Sarat Chandra Das, p. 94), lit, au lieu de *Tambala* et de *ṅaṅ-bas rce-ba*, *Tambhaliṅ* et *dvaṅs-pa'i rca-ba;* il faudrait alors traduire : Buddhapâlita était né dans le Sud, dans la partie du *Tambhaliṅ* qui est la Racine de pureté». Si cette lecture est exacte, Buddhapâlita serait originaire du pays de Tambaliṅga = Tâmralinga. La réduction à *Tamaliṁ* (ou *Taṁmaliṁ*, etc.), dans la plupart des manuscrits, s'explique par une faute d'haplographie, une des fautes de copie les plus fréquentes. Le texte original portait *Tambaliṅgaṁ gacchati*, puisque le mot *gacchati* «il va» est répété après chacun des noms cités. On avait ainsi deux akṣara identiques à la suite, différenciés l'un de l'autre seulement par le point tracé au-dessus de la lettre qui figure la nasale; un scribe ancien a sauté le premier des deux akṣara, et il est resté *Tamaliṁ gacchati* au lieu de *Tamaliṅgaṁ gacchati* (*Taṁm° = Tamb°*).

Après Tambaliṅga, le texte imprimé du Niddesa porte, dans les deux passages, le nom de Vaṅga. En apparence, aucune difficulté; Vaṅga est le nom bien connu qui se perpétue jusqu'à nos jours dans le nom du Bengale, Vaṅgâla. Mais il faut reconnaître que la mention du Bengale est inattendue; nous venons de quitter le Sud de la presqu'île malaise; nous allons, après Vaṅga, être ramenés à la «Terre de l'Or», qui est aussi la presqu'île malaise. Le commentateur du SuttaNipâta n'est pas sans doute un géographe professionnel; sa nomenclature n'en suit pas moins un ordre approximatif. En fait, c'est aux éditeurs ici que la faute incombe; ils ont péché par goût de la *lectio simplicior*. A la page 414, tous les manuscrits portent *Vaṅkaṁ;* à la page 154, *Vaṅkam* est aussi la leçon de l'édition siamoise. Cette *lectio difficilior* a toutes chances d'être authentique. Le nom de Banka (je crois inutile d'insister sur l'identité du *b* et du *v*) est encore maintenant le nom d'une île

importante située au long de Sumatra, dans le prolongement de la presqu'île malaise, en face de l'estuaire où débouche la rivière de Palembang, autrement dit au point où la civilisation hindoue de l'Indonésie atteignit le plus haut degré de splendeur avec l'empire de Śrîvijaya (Cœdès, *Le Royaume de Çrîvijaya*, dans *B.É.F.E.-O.*, 1918, 6; Ferrand, *L'Empire Sumatranais de Çrîvijaya*, *J. A.*, 1922, 2). Le détroit de Banka, qui sépare l'île de la côte sumatranaise, est la route nécessaire de la petite navigation entre la presqu'île malaise et ses au-delà d'une part, l'île de Java et ses au-delà d'autre part; Palembang occupait ainsi la situation privilégiée dont Singapour jouit à notre époque. La richesse des gisements d'étain de Banka devait y attirer le commerce. La persistance des vieilles appellations n'a rien qui doive surprendre dans l'archipel indien. Java conserve intacte son ancienne dénomination, telle que les Grecs et les Hindous l'avaient notée; j'ai eu l'occasion de montrer, dans une communication à la Société Asiatique, que l'Inde avait noté, sous la forme de *Paruṣa* ou *Parûṣa*, le nom que Ptolémée transcrit *Barousai* (au pluriel), les Arabes *Balûs*, et les Portugais *Baros*.

Le nom qui suit est incertain et obscur; le choix hésite entre *Eḷavaddhana*, *°bandhana*, *°baddhana* et *Jalavana*. Aucune de ces formes ne se recommande sérieusement. Le nom semble impliquer un sens déterminé, mais la signification reste douteuse. *Eḷa* = sk. *eḍa* désigne le mouton à longue queue chargée de graisse qui figure si souvent parmi les merveilles de l'Inde, mais qui n'est pas indonésien. *Vardhana* « élevage », *bandhana* « attache » en combinaison avec *eḍa* ne suggèrent rien de sûr. Ptolémée place à l'Est de Java les trois « îles des Satyres » ainsi désignées « parce que, dit-on, leurs habitants ont des queues comme on les représente sur les Satyres » (VII, 2, 30). Ce conte aurait suggéré à une imagination indienne l'image familière du mouton à longue queue grasse; on aurait appliqué au pays une désignation amusante forgée sur le type de Puṇḍravardhana, etc. Jalavana « la forêt de l'eau » n'est pas préfé-

rable. En désespoir de cause, on pourrait proposer de lire *jaḷabandhana* = sk. *jaḍab°* «attacher au point de rendre immobile». On ne peut s'empêcher alors de penser aux îles Maniolai que Ptolémée nomme les dernières, après les îles des Satyres, à l'extrémité orientale de l'Inde transgangétique. «On dit que les bateaux qui ont des clous en fer y restent accrochés, sans qu'on sache que ces îles produisent de l'aimant.»

Les deux noms suivants, Suvaṇṇakûṭa et Suvaṇṇabhûmi, doivent être traités ensemble. L'un d'eux, Suvaṇṇabhûmi «la terre de l'or» est une appellation classique bien connue, qui correspond à la Chrysê des Grecs et des Latins. Il serait dangereux d'en préciser à l'excès la valeur; c'est plutôt une direction, comme nous disons : les Indes Orientales, les Indes Occidentales. Suvaṇṇabhûmi, c'est en gros les pays situés à l'Est du golfe du Bengale, ce que Ptolémée appelle l'Inde Outre-Gange (ἡ ἐκτὸς Γάγγου Ἰνδική); c'était l'Eldorado des aventuriers indiens, plus trafiquants que conquistadors.

Suvaṇṇakûṭa «la cime de l'Or», si la tradition des manuscrits est exacte, dissimule sous une altération secondaire un nom géographique ignoré de la science occidentale, qu'on chercherait en vain dans le Dictionnaire de Pétersbourg, et que j'ai eu la bonne fortune d'exhumer déjà de l'oubli. Le Saddharma smṛtyupasthâna sûtra, dans le chapitre que j'ai publié (*J. A.*, 1918, II, p. 20), place à l'Est du Jambudvîpa, dans la Mer des Joyaux, «une île appelée Muraille d'Or; elle est toute recouverte d'un sol d'or; elle est habitée par des démons effroyables d'aspect et de grande puissance». J'ai réuni dans la note attachée à ce passage les textes parallèles tirés du Râmâyaṇa, de la Râmâyaṇamañjarî, et du Harivaṁśa. La recension de Bombay porte : «l'île de Java ornée de sept royaumes, et l'île Or-Argent, parée de mines d'or». La recension bengalie transforme l'île de Java en Jaladvîpa «l'île de l'eau» et continue : «et aussi Or-Argent, et encore Gaṇadvîpa». Kṣemendra, dans son abrégé, résume ainsi : «les Montagnes du Jambudvîpa

jusqu'à la Muraille d'Or qui en fait la limite ». Enfin le Harivaṁśa qui reproduit l'hémistiche *cd* du texte de Bombay écrit au lieu des deux mots « Or-Argent » (*Suvarṇarûpyaka*), les mots « Muraille d'Or » (*Suvarṇakuḍyaka*). Il est évident que la lecture du Harivaṁśa et de Kṣemendra est la seule admissible. La mention de l'argent (*rûpyaka*) est d'autant moins explicable que le poète prend soin de spécifier uniquement que l'île possède des mines d'or. La suspicion s'accroît encore du fait que le mot *rûpyaka* n'est attesté dans le Dictionnaire de Pétersbourg que par ce seul passage. *Rûpyaka* sort probablement à l'origine d'une graphie défectueuse de *kuḍyaka*.

Le prétendu Kauṭilya est, par une rencontre piquante et qui en dit beaucoup sur l'âge de l'Arthaśâstra, le seul informateur qui nous apporte des renseignements sur le pays de Suvarṇakuḍyaka. Il le mentionne par trois fois, mais au cours du même chapitre II, 11, 29, le chapitre où il traite des objets de valeur à garder dans le trésor royal; Suvarṇakuḍya est donc un pays d'objets rares et précieux. Le premier des produits de Suvarṇakuḍya est le *tailaparṇika*. Au témoignage d'Amara, II, 6, 131 (Lois, II, 6, 3, 33) le tailaparṇika est une variété de santal :

tailaparṇikagośîrṣe haricandanam astriyâm.

Le commentateur Kṣîrasvâmin explique que « Tailaparṇa et Gośîrṣa sont les noms de deux montagnes où on trouve ce bois . . . il est tout à fait jaune et froid, à ce qu'on dit ». Sarvânanda a une autre explication : « Les trois termes donnés par Amara désignent chacun une variété particulière de santal. Le tailaparṇika est un santal blanc et très froid . . . ; le haricandana est jaune et a un parfum de mangue mûre ». A l'hémistiche suivant, toutefois, Amara donne le mot tilaparṇî comme un des noms du santal rouge :

tilaparṇî tu patrâṅgaṁ rañjanaṁ raktacandanam.

Et cette fois Kṣîrasvâmin explique : « On l'appelle *tilaparṇî* parce que sa feuille est comme celle du sésame (*tila*); ou bien encore

parce que la rivière *Tilaparṇî* est l'endroit d'où il vient. » Le traducteur tibétain de l'Amarakoṣa se contente de transcrire les noms de tailaparṇika et tilaparṇî. D'autre part le mont Tailaparṇika et la rivière Tilaparṇî n'ont pas encore été retrouvés dans la littérature sanscrite. Enfin, pour accroître l'embarras, Kauṭilya sépare les trois termes qui sont traités comme des synonymes par Amara; il classe le gośîrṣa et le haricandana sous la rubrique du santal; le premier est « couleur cuivre foncé avec une odeur de poisson »; l'autre est « couleur aile-de-perroquet avec une odeur de mangue »; puis il passe à l'agaru, le bois d'aigle; et c'est ensuite qu'il arrive au tailaparṇika dont il désigne plusieurs variétés : l'Aśokagrâmika est « couleur chair avec une odeur de lotus padma; le Coṅgaka est « jaune rougeâtre avec une odeur de lotus utpala ou encore couleur pisse-vache »; le Grâmeruka est « onctueux, avec une odeur de pisse de vache; le Sauvarṇakuḍyaka est jaune rougeâtre avec une odeur de citron; le Pûrṇakadvîpaka a une odeur de lotus padma ou bien de beurre; le Bhadraśrîya, le Pâralauhityaka, une odeur de noix muscade; l'Antarapatya une couleur d'uśîra ». Tous ces noms sont encore autant d'énigmes. Du moins il ressort de ce catalogue que le tailaparṇika était, comme le santal et le bois d'aigle, un bois odorant, et qu'il avait une couleur susceptible d'osciller entre le rouge chair et le jaune citron. Au sujet des qualités propres du tailaparṇika, Kauṭilya se contente d'indiquer : « C'est comme pour le santal et le bois d'aigle. » Il est donc très analogue à l'un et à l'autre. Mais l'un et l'autre nous entraînent loin à l'Est de l'Inde. Pour le santal, j'ai déjà montré que les meilleures espèces croissaient à Macassar et à Timor (*J. A.*, 1918, II, 105-108); on me permettra d'ajouter ici un nouveau témoignage que j'emprunte à MM. Hirth et Rockhill. Dans leur traduction de Tchao Jou-koa, p. 209, ils citent ce passage de Crawford (*History of Indian Archipelago*, I, p. 519) : « En allant vers l'Est à partir de Java et Madura, on trouve le bois de santal en petites quantités dans les diverses îles; plus on avance dans l'Est, plus il est abon-

dant et excellent, jusqu'à Timor où la quantité et la qualité sont de premier ordre». Pour le bois d'aigle, on sait que le Campâ, autrement dit l'Annam, en a fourni de tout temps la meilleure sorte. Il faut espérer que la découverte de nouveaux textes permettra de résoudre l'énigme du tailaparṇika et de déterminer son habitat propre.

Le second produit du Suvarṇakuḍya est le *dukûla*. Le Dictionnaire de Pétersbourg donne ce mot comme un nom de plante, avec une référence au Harivaṁśa 12680 (adhy., 231; Langlois, 226); le poète décrit dans ce passage le palais du roi des démons Hiraṇyakaśipu; le parc réunit les essences les plus belles et les plus odorantes; le dukûla y figure non loin de l'agaru, à la suite du kâlîyaka qui est, lui aussi, un bois des îles, et tout près de ce tailaparṇika dont nous venons de traiter :

kâlîyakâ dukûlâś ca hiṅgavas tailaparṇikâḥ.

Il n'est pas inutile de marquer ici que Kauṭilya nomme le kâleyaka comme une des meilleures qualités (*sâra*) du tailaparṇika et qu'il lui donne expressément pour origine la Terre de l'Or : *kâleyakaḥ svarṇabhûmijaḥ snigdhapîtakaḥ;* la couleur en est d'un jaune onctueux. Secondairement, le nom de dukûla s'applique à un tissu fin préparé avec les fibres de la plante dukûla; mais, le PW. l'observe avec soin, le mot ne désigne jamais un «tissu de soie» comme on le répète trop souvent. Amara, II, 6, 113, classe le *dukûla* sous la même rubrique que le tissu de lin (*kṣauma*); mais c'est certainement une erreur; le Mahâ Bhârata (XIII, 5503, adhy. 111; et 7175, adhy. 151), distingue expressément ces deux tissus. Le dukûla figure aussi dans la section des tissus de la Mahâ-Vyutpatti (280 [279], 4); le traducteur tibétain se contente de transcrire le mot : *du-ku-la'i-ras;* le traducteur chinois donne 葛布 «étoffe de *ko*»; le *ko* est, d'après Giles, une espèce grimpante de pois (*Pueraria Thunbergiana* Bentl.) dont les fibres servent à fabriquer un tissu.

Kauṭilya connaît plusieurs espèces de dukûla : «Le Vaṅgaka est blanc et onctueux; le Pauṇḍraka est foncé et il a le luisant d'une pierrerie; le Sauvarṇakuḍyaka est couleur soleil et il a le luisant d'une pierrerie; il est tissé en . . . , en carré, ou en mélange.» Le Vaṅgaka est le dukûla du Bengale; le Pauṇḍraka est celui du Puṇḍravardhana, le pays entre le Gange et le Brahmapoutre. Le Sauvarṇakuḍyaka reste indéterminé.

Le troisième et dernier article précieux originaire de Suvarṇakuḍya est la *patrorṇâ*. Le mot s'analyse en *patra-ûrṇâ* «laine de feuilles»; il s'agit donc ici encore d'un produit d'origine végétale. Kauṭilya en énumère trois sortes : «Les patrorṇâ sont : la Mâgadhikâ, la Pauṇḍrikâ, la Sauvarṇakuḍyakâ; elles viennent du nâgavṛkṣa, du likuca, du bakula et du vaṭa. Celle qui vient du nâgavṛkṣa est jaunâtre; celle du likuca est couleur épi de blé; du bakula, elle est blanche; le reste est couleur de beurre. Entre toutes la Sauvarṇakuḍyakâ est la meilleure.» Et Kauṭilya ajoute : «Ainsi se trouvent expliquées aussi la soie de cocon et les étoffes de Chine.» Il fait donc entrer dans la même classe que les patrorṇâ les soieries de Chine. Les arbres mentionnés n'ont rien de particulier qui précise la localisation. Le MahâBhârata place le patrorṇa (masc.) en tête des étoffes, avant la soie de cocon (*kauśika*), la mousseline (*aṁśuka*), le *dukûla*, la cotonnade (*kârpâsika*), la toile (*paṭṭa*), le tissu de lin (*kṣauma*) dans un curieux passage (XIII, 5501) sur le châtiment du larcin après la mort. La même épopée connaît aussi *Patrorṇa* comme un ethnique; elle nomme les Patrorṇa parmi les peuples qui viennent apporter leurs hommages à Yudhiṣṭhira, II, 51, 1874 :

Vaṅgâḥ Kaliṅgâ Magadhâs Tâmraliptâḥ sa-Puṇḍrakâḥ
Dauvâlikâh Sâgarakâḥ Patrorṇâḥ Saiśavâs tathâ
Karṇaprâvaraṇâś caiva.

Les Vaṅga, les Magadha, les Puṇḍraka viennent justement de se rencontrer auprès du Suvarṇakuḍya; les Kaliṅga, les Tâmralipta

(de Tâmralipti = Tamluk, aux bouches du Gange) nous maintiennent dans la même région, le Nord-Est du continent indien, en nous rapprochant de la mer que bordent les Sâgaraka; les Karṇaprâvaraṇa nous mènent sur la lisière de l'Inde outre-Gange; les Dauvâlika et les Saiśava sont inconnus par ailleurs. Mais il serait téméraire de faire fonds sur ce texte, car l'édition du Sud, II, 78, 93, lit tout autrement le passage :

Vaṅkâḥ Kaliṅgâ Magadhâs Tâmraliptâḥ saPuṇḍrakâḥ
dukûlaṁ kauśikaṁ caiva patrorṇaṁ caiva Bhârata
upâvṛtâ nṛpâs tasya daduḥ prîtiṁ na câgaman.

Le patrorṇa ici n'est plus, comme le dukûla et la soie de cocon, que le vêtement caractéristique des rois du Nord-Est, Vaṅga, Kaliṅga, Magadha, Tâmralipta, Puṇḍra. Cette fois le dictionnaire d'Amara et ses commentateurs vont nous aider à préciser le sens. Amara écrit (II, 6, 3, 14) :

patrorṇaṁ dhautakauśeyaṁ bahumûlyaṁ mahâdhanam.
patrorṇa (neutre), soie lavée, article de prix, très cher.

Kṣîrasvàmin commente : *lakucavaṭâdipatreṣu krimilâlorṇâkṛtaṁ patrorṇaṁ pṛṣodarâditvât*, « patrorṇa, composé grammatical du type *pṛṣodara*, est le produit d'une laine bavée par des insectes sur les feuilles de lakuca, de vaṭa, etc. ». Le traducteur tibétain (*manuṣya-varga*, 112) se contente une fois encore de transcrire le mot; son témoignage pourtant n'est pas superflu, au moins pour la seconde partie de l'hémistiche que la plupart des commentateurs traitent comme un ensemble isolé; tel Sarvânanda qui glose : *bahumûlyaṁ yat kim api tan mahâdhanam na vastram eva* « tout ce qui coûte cher est un mahâdhana = grand trésor; il ne s'agit pas seulement d'étoffe ». Mais le traducteur tibétain rend ainsi la ligne d'Amara : *pa.tra.urna.dar.gos.bkrus.gos.čhen.nor.po.čhen.zes.bya* « patra-urna, étoffe de soie lavée, dénommée grand vêtement, grand trésor ». L'explication de Kṣîrasvâmin prouve que le patrorṇa est ce que nous

appelons d'un terme emprunté à l'Inde le « tussor ». Au jugement de Kauṭilya, le meilleur tussor était fourni par le pays de Suvarṇakuḍya; mais son opinion, énoncée sans justification, ne peut pas encore nous fixer sur le pays qu'il avait en vue[1].

La Bṛhat Saṁhitâ de Varâha Mihira, dans son chapitre de géographie astrologique, XIV, 9, mentionne le vocable Hemakûṭya parmi les peuples et les pays situés au Sud-Est, pêle-mêle avec les Iles des Taureaux, des Cocotiers, du Cuir, les habitants de l'intérieur du Vindhya, Tripurî, les Barbus (Smaśrudhara), les Cous-de-serpent (Vyâlagrîva), les Grands-cous (Mahâgrîva), etc. *Hemakûṭya* est la lecture admise par Kern dans son texte; mais en fait, sur ses huit manuscrits, un lit *°kûṭâ*, trois *°kutyâ*, un *°kuḍyâ*, un autre enfin *°kuḍya;* c'est la forme adoptée par le commentateur Utpala (xe siècle) qui précise que c'est un nom de lieu (*sthâna*) et non pas un ethnique. Ici encore, l'analogie de *°kûṭa* est intervenue comme dans le Niddesa, et elle a entraîné l'éditeur qui plus tard, dans la traduction du même texte (*J. R. A. S.*, n. s. V, p. 83), a préféré la lecture *°kuṇḍya* que Parâśara offre également. La suggestion du mot *kûṭa* est d'autant plus forte dans ce cas particulier que ce terme en combinaison avec le nom de l'Or, et spécialement le mot *hema*, sert à désigner une chaîne célèbre dans la géographie épique et pouranique (voir *infra*, p. 44); VarâhaMihira procède avec trop de désordre dans son énumération pour qu'on puisse tirer un parti positif de son texte; l'île des Cocotiers (Nârikela), qui nous est connue par de nombreux témoignages, est l'archipel des Nicobar; et les monts Vindhya sont nommés aussitôt après. En

[1] M. Jogesh Chandra Ray a discuté la question du dukûla et du patrorṇa dans un article du *Journal of the Bihar and Orissa Res. Soc.*, III, 1917, p. 192 et suiv. et p. 314 et suiv. : *Textile Industry in Ancient India.* Malheureusement sa discussion est superficielle, et il est loin d'épuiser les témoignages. Ses conclusions sont que le dukûla est l'étoffe de lin la plus fine, que le patrorṇa est une soie sauvage naturellement blanche ou susceptible d'être blanchie; il admet avec le commentateur de l'Arthaśâstra que Suvarṇakuḍya est le Kâmarûpa, l'Assam.

outre les noms qui encadrent le Hemakuḍya sont empruntés au folklore géographique et ne comportent aucune précision.

De cette longue enquête sur le pays de la Muraille d'Or, Suvarṇakuḍya ou Hemakuḍya, il sort bien peu de résultats positifs. C'est pourtant un point gagné que d'avoir établi l'existence réelle de ce pays, et d'avoir réussi à le localiser au Sud-Est de l'Inde, et dans la direction de Java. La géographie chinoise des premiers siècles de l'ère connaît dans la même région un nom de pays qui n'est pas sans analogie avec le Suvarṇakuḍya; c'est le *Kin-lin*. Le premier caractère 金 *kin* désigne l'or; le second est généralement écrit 鄰 qui signifie « voisin ». M. Pelliot (*B.É.F.E.-O.*, IV, p. 266 et suiv.) interprète « la Frontière de l'Or »; M. Takakusu (*A Record.*, p. 17) avait traduit auparavant « Golden Neighbours ». Mais au lieu de *lin*= voisin, certains textes présentent des homophones de sens tout différent 潾=ruisseau, 遴=élire. Au lieu de *lin*, on trouve aussi 陳 *tch'en*=étendre. Toutes ces variantes indiquent clairement que la seconde syllabe a une fonction phonétique; les divers caractères *lin* ramènent à une prononciation ancienne *ljiən*, et le caractère *tch'en* à *d''iən* qui sont des transcriptions normales de *ḍya* nasalisé. Si *Kin-lin* répond à Suvarṇakuḍya, *kin* est une traduction du premier terme, et *lin* (*tch'en*) est la transcription partielle du second. Il est inutile de reproduire ici les textes que M. Pelliot a déjà réunis dans son article du *Bulletin;* il suffit d'en résumer les données essentielles. Le *Kin-lin* est situé à l'Ouest du Fou-nan, le long d'une grande baie; la distance entre les deux pays est de plus de 2,000 li. Passé le *Kin-lin*, si on navigue vers le Sud sur plus de 3,000 li, on arrive aux quatre pays qui sont *Pien-teou* (ou *Pan-teou*), *Tou-k'oun* (ou *Tou-kun*), *Kiu-li* (ou *Kiu-ya*) et *Pi-song*. « Pour l'agriculture, ces peuples sont identiques à ceux de Kin-lin. Parmi cette population, il y en a beaucoup qui sont blancs de couleur. *Tou-k'oun* seul produit l'aromate *tsien hiang*. » M. Berthold Laufer, à qui j'emprunte cette traduction du *T'ai-ping houan yu ki* (*J. A.*, 1918, II, p. 26), pense que cet aromate est le bois d'aigle. *Pi-song* pourrait faire penser à

Vesuṅga, *Tou-k'oun* ou *Tou-kun* à Takkola, d'autant plus qu'un traité chinois de botanique signalé par Laufer (*ibid.*, p. 25, n. 2) décrit un arbre du nom de *tou-k'oun* qui a son habitat en *Kiou-tchen* et *Kiao-tchi* et dont «les fruits ... sont de la dimension des œufs de poule. Les gens du pays les cueillent et les mangent. Le goût de l'écorce et du noyau ressemble au vinaigre». Cette description fait penser au nom de la Pimenta acris, qu'on a pu proposer (d'ailleurs inexactement, mais en raison de ses caractéristiques) comme un équivalent possible de la plante *takkola*. Mais nous sommes ici sur un terrain glissant où il serait imprudent de s'attarder.

La liste des ports, on serait tenté de dire : l'itinéraire, revient ensuite à l'Inde par Ceylan (Tambapaṇṇi, Taprobane) et la côte occidentale Suppâra (Sopara), Bharukaccha (Barygaza, Broach), Surattha (Surat), et après quelques escales difficiles à identifier sans discussion (mais qui évoquent étrangement le Périple du Râmâyaṇa, par exemple Aṅgaloka, Taṅgaṇa), aux pays grecs (Yona), à la «Grande Grèce?» (Paramayona), à Alexandrie (Alasanda). Je passe l'énigmatique Marukantara pour arriver à la liste de «chemins» qui clôt cette nomenclature : «Le chemin des genoux (*jaṇṇupatha;* mais une variante dit : le chemin de l'or, *suvaṇṇapatha,* et cf. *infra,* p. 47, le *vaṇṇupatha*), le chemin des boucs (*ajapatha*), le chemin des béliers (*meṇḍhapatha*), le chemin des piques (*saṅkupatha*), le chemin des parasols (*chattapatha*), le chemin des bambous (*vaṁsapatha*), le chemin des oiseaux (*sakuṇapatha*), le chemin des souris (*mûsikapatha*), le chemin des cavernes (*daripatha*), le parcours des joncs (*vettâcâra*).» Cette longue nomenclature de chemins extraordinaires, inconnue jusqu'ici dans la littérature indienne, reparaît pour la plus grande partie dans un des remaniements sanscrits de la Bṛhatkathâ, le Ślokasaṁgraha, dont M. Lacôte n'a publié encore qu'une moitié; mais il a donné l'analyse du manuscrit entier dans son bel ouvrage : *Essai sur Guṇâḍhya et la Bṛhatkathâ.* Le XVIIIe chapitre raconte les aventures de Sânudâsa, fils de marchand, héros d'une étonnante série d'aventures maritimes. Après plusieurs

naufrages, Sânudâsa « s'enrôle dans la bande de l'aventurier Àcera qui prépare une expédition à la Terre de l'Or. On traverse la mer, on aborde au pied d'une montagne; on l'escalade en s'accrochant aux lianes; c'est le « chemin des lianes ». Sur le plateau, une rivière qui change en pierre tout ce qui tombe dans son eau; on la franchit en s'accrochant aux têtes des bambous penchés sur les rives; c'est le « chemin des bambous ». Plus loin se présente un étroit sentier entre deux précipices; on fait un feu avec des branches humides; la fumée attire des Kirâta qui viennent proposer des boucs à vendre; les aventuriers montent sur les boucs, animaux au pied sûr, qui seuls sont capables de suivre sans vertige l'étroite arête, « chemin des boucs ». On n'arrive pas au bout sans encombre, car une autre troupe vient en sens contraire; une bataille se livre et la bande d'Àcera passe, après avoir précipité la bande adverse dans les ravins. Sânudâsa commence à s'indigner de la férocité des chercheurs d'or. Puis Àcera ordonne de tuer les boucs et de se vêtir de leurs peaux, la face interne en dehors : de grands oiseaux, prenant les hommes pour des amas de chair fraîche, viendront les enlever et les emporteront dans leur aire; c'est là qu'est l'or! Sânudâsa essaie en vain de sauver le bouc qui l'a porté; ses compagnons sont sans pitié. Tout se passe comme Âcera l'avait annoncé; mais l'oiseau qui emporte Sânudâsa est attaqué par un autre oiseau qui lui dispute sa proie; la peau de bouc se déchire. Sânudâsa tombe dans un étang, au milieu d'une forêt luxuriante. Le lendemain il trouve une rivière dont les bancs sont de sable d'or » (*Essai sur Guṇâḍhya*, p. 175 et suiv.) [1].

[1] Il pourra être intéressant de lire, en regard de cette liste de chemins effrayants, la description des passes du Pamir, sur la route de la Chine à l'Inde, telle que la traçait un fonctionnaire chinois sous l'empereur Tcheng-tö (32-7 av. J.-C.). Le royaume de *Ki-pin* (Cachemire et Caboul) avait demandé de reprendre officiellement des relations avec le Fils du Ciel; le Conseil était disposé à consentir. Tou Kin intervint. Après avoir exposé les difficultés du voyage à travers le désert de l'Asie centrale « il faut encore passer les Grandes Montagnes du Mal-de-tête, les Petites Montagnes du Mal-de-tête, la Terre Rouge, la Côte de

M. Lacôte a eu la bonté de me communiquer le texte intégral de l'épisode; mais je ne voudrais pas déflorer l'intérêt de son ouvrage en publiant ici ce morceau d'un pittoresque achevé, où l'auteur paraît avoir accumulé à dessein les détails qui donnent une étonnante sensation de couleur locale. Le résumé que j'ai reproduit suffit à prouver la parfaite correspondance du Niddesa et de la Bṛhatkathâ; la lecture du texte original confirme et complète cette impression. Le «chemin des lianes» est plus exactement le «chemin des baguettes».

eṣa vetrapatho nâma sarvotsâhavighâtakṛt.

«Voilà le Vetrapatha, comme on l'appelle», crie le chef de caravane à ses compagnons. «Prenez solidement en main une de ces baguettes de roseau pour escalader la montagne, une baguette qui soit tendre, compacte, qui ne soit ni desséchée ni défectueuse; le fou qui s'appuierait sur une baguette différente marche à son trépas.»

etâś ca komalâḥ sthûlâḥ śoṣadoṣâdivarjitâḥ
hastair vetralatâ gâḍham âlambyârohatâcalam
latâm anîdṛśîṁ mohâd yaḥ kaścid avalambate
pramîto himavaty asmin sa prayâti parâṁ gatim.

Vetralatâ n'est pas une liane, mais une baguette de roseau «un jonc» comme nous disons, et plus exactement encore une «canne

la fièvre; les hommes prennent la fièvre, perdent leurs couleurs, souffrent de la tête, ont des vomissements; les ânes et le bétail ne valent pas mieux. Et aussi il y a trois tourbillons bordés de rochers le long desquels le sentier n'a que seize ou dix-sept pouces de large sur une longueur de quelque trente li, au-dessus d'un abîme profond à faire peur; les voyageurs, qu'ils soient à pied ou à cheval, sont tous attachés et menés un par un avec des cordes. Au bout de 2,000 li et plus, on arrive aux Passages Suspendus, quand la moitié du bétail a déjà péri en tombant dans le gouffre, réduit en pièces par la chute. Les hommes perdent prise, sont incapables de se porter mutuellement secours». (*Annales des Premiers Han*, chap. 96; d'après la traduction de Wylie, *Journal of the Anthropol. Inst. of Great Britain and Ireland*, vol. X, 1881).

de jonc»; c'est le synonyme de *vetrayaṣṭi*, par exemple Pañcatantra, I, 1, où Piṅgalaka, voyant arriver Damanaka en visite, dit à l'huissier (*dvâḥstha*) : «Écarte ta canne de jonc (*apasâryatâṁ vetralatâ*)». La canne de jonc était l'insigne de l'huissier et lui servait à barrer le passage. Il ne s'agit pas de «s'accrocher» mais de s'appuyer. C'est donc exactement le Vettâdhâra ou Vettâcâra du Niddesa.

Le «chemin des bambous» appelé *Vaṁsapatha* dans le Niddesa, porte le nom de *Veṇupatha* dans le Slokasaṁgraha.

Eṣa veṇupatho nâma mahâpathavibhîṣanaḥ...

Veṇu est le synonyme de *vaṁsa* et le poète emploie selon l'occasion ces deux termes :

vaṁśân paśyatha yân asyâḥ parasmin saritas taṭe
arvâkkûlam nudaty etân paṭur parataṭânilaḥ
eṣâm anyatamaṁ gâḍhaṁ gṛhṇîdhvaṁ maskaraṁ karaiḥ
vâte mantharatâṁ yâte maskarât tuṅgatâṁ gatât
parasminn âpagâpâre śanakair avarohata

«Voyez ces bambous (*vaṁśa*) que sur le bord opposé de ce courant le vent de l'autre rive agite vers cette rive-ci... Quand le vent soufflera doucement, et que les bambous se dresseront, prenez solidement en main un de ces bambous et vous descendrez sur l'autre rive.»

La rivière à traverser par ce moyen, c'est une rivière pétrifiante. «N'y touchez pas! l'insensé qui y touche se change en pierre.»

mûḍhaiḥ spṛṣṭam idaṁ yair yaiś te te pâṣaṇatâṁ gatâḥ

Nous avons déjà rencontré dans le Saddharmasmṛtyupasthâna sûtra «la rivière qui donne des pierres; tout ce qui y tombe, que ce soit plante, arbre, être vivant, animal, oiseau, devient sur le champ de la pierre. Sur les deux bords de cette rivière les roseaux appelés kîcaka s'entrechoquent quand le vent les agite» (*J. A.*, 1918, II, p. 54). J'ai déjà signalé aussi (*ibid.*) le passage parallèle

du Râmâyaṇa; qu'on me pardonne de le transcrire encore une fois ici, à cause de sa parfaite concordance avec la Bṛhatkathâ :

taṁ tu deśam atikramya śailodâ nâma nimnagâ
ubhayos tîrayos tasyâḥ kîcakâ nâma veṇavaḥ
sâ na śakyâ tarituṁ hi nadî paramadurgamâ
tasyâḥ spṛṣṭvaiva salilaṁ naraḥ śailo 'bhijâyate
te 'pi tîragatâs tasyâ nadyâḥ kîcakaveṇavaḥ
samâgacchanty ayatnena saṁgamaṁ ca parasparam
te nayanti paraṁ tîraṁ siddhân pratyânayanti ca

(Râmây, IV, 44, 76-78 G; 43, 37 B.)

« Passé ce lieu, on trouve la rivière des Eaux-de-pierre. Sur ses deux rives sont les bambous appelés kîcaka. C'est une rivière farouche, et qu'on ne peut traverser, car l'homme qui touche l'eau se pétrifie. Et ces bambous kîcaka qui poussent sur ses bords se mettent sans effort en contact entre eux, et ils portent et reportent d'une rive à l'autre les Saints. » Le Mahâ Bhârata se contente de rappeler (II, 51, 1858) :

śailodâm abhito nadîm
ye te kîcakaveṇûnâṁ châyâṁ ramyâm upâsate

« Ceux qui, auprès de la rivière des Eaux-de-pierre, habitent l'ombrage plaisant des bambous kîcaka. » Mais le plus inattendu des rapprochements, c'est celui que fournit Ptolémée. Il a recueilli le témoignage unanime (συνισΊορούντων) et les confirmations ultérieures (προσομολογούντων) de ceux qui ont navigué vers l'Inde, qui y ont résidé longtemps, et aussi des voyageurs venus de là-bas; il a pu s'informer auprès d'eux « sur l'Inde, province par province (ἐπαρχία) en détail, et aussi sur ce qui est plus avant dans l'intérieur de la contrée jusqu'à la Presqu'île de l'Or et ensuite jusqu'à Kattigara. « Ils disent que par delà les Sinai il y a encore le pays des Sêres et leur capitale, et que plus au Nord est une terre inconnue qui a des étangs marécageux où poussent de grands ro-

seaux si étroitement rapprochés (*συνεχεῖς*) qu'on s'y tient pour passer jusqu'au bord opposé (*ὥστε ἐχομένους αὐτῶν ποιεῖσθαι τὰς διαπεραιώσεις*); et aussi qu'il y a là un chemin qui va non seulement à la Bactriane par la Tour-de-pierre, mais encore à l'Inde par Palimbothra» (I, 17, 41). Il semble qu'on trouve ici le germe de la légende que l'imagination hindoue a transformée à sa manière; les marécages du Lob-nor que longeait la route ouverte par les Han à travers la Sérinde vers les pays de l'Occident avaient bientôt passé, par les récits merveilleux des caravanes, dans le folklore du monde hellénique et du monde hindou. Dans l'Inde, on eut vite fait de les mettre en rapport avec la rivière dont Ctésias et Mégasthène avaient entendu parler dès le ɪvᵉ et le ɪɪɪᵉ siècle av. J.-C., sur laquelle rien ne pouvait flotter; tout y coulait à pic. Le nom de Sillas ou Silias que lui donne Mégasthène ramène directement à *śilâ* «pierre», d'où le dérivé *śaila* de même sens, combiné avec *uda* «eau» dans le nom sanscrit de la rivière Sailodâ; la forme Sidê chez Ctésias montre par la substitution du *d* à *l* l'intervention d'un conteur iranien.

Les indications données par les textes sur le cours de la Rivière-aux-Pierres prouvent bien que la légende, dans l'Inde comme dans le monde hellénique, a son point de départ ou d'attache en Asie centrale. Le Mahâ Bhârata (II, 5, 1858) d'accord avec le Râmâyaṇa (IV G 44, 76, B 43, 37) et avec le Saddharmasmṛtyupasthâna Sûtra (*Pour l'Hist. du Râm.*, p. 54), place la Sailodâ entre le mont Meru et le mont Mandara, dans le voisinage des Khasa, des Pârada, des Kulinda, des Taṅgaṇa qui sont tous des peuples himalayens. Le Mandara est, nous l'avons vu plus haut, la chaîne qui borde le Haut-Iraouaddy; le Meru paraît être en gros le Pamir. Selon le Matsya P. (120, 19-23) la Śailodâ naît au mont Aruṇa, à l'Ouest du Kailâsa, et elle débouche dans la Mer Occidentale. Selon le Vâyu P. (47, 20-21), elle sort d'un étang du même nom situé au pied du mont Muñjavat; elle coule entre le Cakṣus et la Sîtâ et atteint l'Océan Salé. Le Cakṣus n'est qu'une

altération graphique admise dans l'usage du nom de l'Oxus : Vakṣu (pour la confusion graphique de *c* et *v* aboutissant à des doublets, cf. *supra*, p. 24, *Vilatâ* issu de *Cilâta*, et les *Bêseidai* de Ptolémée [VII, 2, 15] en face des *Sêsatai* du Périple). La Sîtâ est le Tarim. La Śailodâ doit donc être la rivière de Khotan; les pierres qui ont valu à la Sailodâ son nom seraient les cailloux de jade. La légende des objets métamorphosés en pierre au contact de l'eau serait née des figures taillées dans le jade et transportées au loin par le commerce.

Je ne puis m'empêcher de suggérer ici une possibilité qui me paraît atteindre le degré du probable. Le nom du kîcaka paraît dans la littérature épique comme un terme nouveau, associé à la merveille de la rivière Śailodâ : *kîcakâ nâma veṇavaḥ* «les bambous qui ont nom kîcaka» dit expressément le Râmâyaṇa. On sait que quand l'émissaire chinois Tchang Kien arriva au pays de Ta-hia (Bactriane), il fut surpris d'y voir des cannes en bambou de Kioung et des étoffes de Chine, c'est-à-dire du Sse-tchouan. M. Laufer qui a écrit une remarquable discussion sur les «cannes de bambou de Kioung» (*Sino-Iranica*, p. 535) semble avoir établi qu'il s'agit du bambou carré (Bambusa ou Phyllostachys quadrangularis) qui pousse au Kouang-si et au Sse-tchouan. Si le bambou était un article régulier de commerce entre la Chine et le monde indien, il ne serait pas surprenant que le nom ait passé avec l'objet. Le nom du bambou en chinois est 竹 *tchou* dont la prononciation ancienne est *tchŏk* (*cŏk*). La syllabe *ki* s'applique à tant de caractères en chinois qu'il est impossible d'y faire un choix qui ne soit pas arbitraire; on aurait une combinaison (le bambou ki) dont kîcaka serait la transcription sanscrite. Amara (II, 4, 161; *Lois*, II, 4, 5, 27) définit d'une manière générale :

kîcakâ veṇavas te syur ye svananty aniloddhutâḥ

«Les kîcaka sont cette espèce de bambous qui rendent des sons quand le vent les secoue.» Kṣîrasvâmin essaie à sa manière d'expli-

quer le mot par une racine verbale : *kîti cakati kîcakaḥ* | *kîceti kâyati vâ*»; le nom est kîcaka parce qu'il tremble en faisant le son *ki;* ou bien il rend le son *kîca.* Sarvânanda propose une autre étymologie : *ye kîṭâdibhiḥ kṛtarandhrapaṅktayo veṇavaḥ śabdaṁ kurvanti te kîcakâḥ*» les roseaux qui ont une série de trous perforés par les insectes, etc. et qui rendent des sons sont des kîcaka». Il semble rápprocher *kîcaka* de *kîṭa*, insecte. Mais Kâlidâsa qui semble se plaire à l'évocation de ces roseaux mélodieux les associe à l'Himâlaya et aux Kinnara dès les premiers vers du Kumârasambhava (I, 8) où il décrit le mont sacré dont Pârvatî est la fille :

yaḥ pûrayan kîcakarandhabhâgân
darîmukhotthena samîraṇena
udgâsyatâm icchati kiṁnarâṇâṁ
tânapradâyitvam ivopagantum

«Il remplit les trous creusés dans les kîcaka avec l'haleine sortie des bouches de ses cavernes, comme s'il voulait donner le ton aux Kinnara prêts à chanter.»

Les Kinnara, à la tête de cheval (Aśvamukha), chanteurs au service des dieux, sont régulièrement placés à l'Extrême-Nord, entre l'Himalaya et le Hemakûṭa; Bâṇa, qui vivait à la cour de Harṣa quand les relations entre l'Inde et la Chine étaient le plus actives, écrit dans sa Kâdambarî (p. 136, éd. Peterson) : «Pas très loin d'ici (du pays des Kirâta au chignon d'or et de leur capitale Suvarṇapura, la ville de l'Or, où se place l'épisode), au Nord de ce continent qui est le Bhârata (Inde), dans le continent qui porte le nom des Kimpuruṣa (=Kinnara) se trouve le mont Hemakûṭa (*itaś ca nâtidûre tasyâsmâd bhâratavarṣâd uttareṇânantare kiṁpuruṣanâmni varṣe varṣaparvato hemakûṭo nâma nivâsaḥ*). Et au témoignage de ce même Bâṇa, pour atteindre et subjuguer le Hemakûṭa, Arjuna avait dû d'abord traverser tout l'empire de Chine (Harṣacarita, éd. Kane, p. 59 : *Pâṇḍavaḥ savyasâcî Cînaviṣayam atikramya... Hemakûṭaparvatam parâjaiṣṭa*).

Le chemin des oiseaux (*śakuṇapatha*) mentionné dans le Niddesa n'est pas désigné en termes exprès dans le Ślokasaṃgraha, mais il y est clairement décrit; il s'agit du procédé qui consiste à se laisser enlever par un oiseau de grande taille pour se faire transporter à un endroit inaccessible; les Aventures de Sindbad le Marin, dans *les Mille et une Nuits*, en donnent une application célèbre qui pourrait bien remonter en dernière analyse au récit de la Bṛhatkathâ. Marco Polo et Nicolo Conti ont encore recueilli cette fable au sujet des mines de diamant du Dekkhan dans l'Inde même.

J'ai laissé de côté le chemin des béliers (*meṇḍhapatha*), le chemin des piques (*śaṅkupatha*), le chemin des parasols (*chattapatha*), le chemin des souris (*mûsikâpatha*), le chemin des cavernes (*daripatha*). Il est probable que ces noms font allusion à des épisodes du même récit. Le chemin des béliers peut se référer à cette partie du récit où les voyageurs se cachent dans la peau retournée de leurs montures éventrées pour attirer les carnivores volants. Le chemin des piques peut se référer aux bambous taillés en pointe (*kunta*) dont les marchands s'arment avant de s'engager sur le sentier de chèvres et qui leur servent à précipiter dans l'abîme la caravane venant en sens inverse; c'est là du moins le sens le plus probable, puisque *śaṅku* signifie un piquet, un pal, un javelot. Le sens du mot *chatta* dans *chattapatha* est trop incertain pour tenter utilement une conjecture. Le *daripatha* « chemin des cavernes » semble être encore rappelé par allusion quand le poète décrit les grands oiseaux qui accourent, comme le rokh de Sindbad :

pakṣavanta ihâhâryâ darîdâritacañcavaḥ

« on aurait dit des montagnes qui auraient gardé leurs ailes, avec des cavernes qui se creusaient en becs. »

Le *mûsikâpatha* seul manque totalement au Slokasaṃgraha.

Il est assez singulier de retrouver deux de ces noms pittoresques, et justement deux noms voisins, dans la tradition grammaticale.

Patañjali, commentant le sûtra V, 1, 77 de Pâṇini : *uttarapathenâhṛtaṁ ca*, cite un vârttika de Kâtyâyana :

ajapathaśaṅkupathâbhyâṁ ca

«aussi dans le cas (d'une personne qui passe) et aussi d'une (marchandise qui est importée) par l'ajapatha ou le śaṅkupatha (on forme le dérivé *âjapathika*, *śâṅkupathika*)». Qu'il s'agisse de marchandises, le fait est prouvé par l'exception qui suit :

madhukamaricayor aṇ sthalât.

«pour le madhuka et le marica (importés par la voie) de terre l'adjectif dérivé avec *sthala* est *sthâlapatha*». Le madhuka, au neutre, est généralement le bois de réglisse (*abrus precatorius*), répandu dans l'Inde entière, plaines et hauteurs, et qui ne peut être par conséquent un objet d'importation dans ce pays; c'est aussi l'étain, au témoignage de Hemacandra, de Halâyudha, du Medinî kośa, quoique Amara ne mentionne pas cette signification; l'étain venait essentiellement de la région malaise, comme il continue à en venir. Le marica est le poivre noir (*piper nigrum*), tout différent du poivre long; «le poivre noir est répandu dans tous les pays des Barbares du Sud, Kiao-tche (Tonkin), Yunnan, etc.» (Li Chi-tchen, cité par Laufer, *Sino-Iranica*, p. 375); Tchao Joukoa (Hirth-Rockhill, 222) dit que le poivre noir vient en Chine de Java et que celui de Sunda (Sin-t'o) est le meilleur de tous. Avec ces deux articles, nous retrouvons donc ces Pays de l'Or (Suvarṇabhûmi) où la caravane de la Bṛhatkathâ cherchait à pénétrer par l'Ajapatha et toute cette série formidable de routes.

L'Ajapatha et le Saṅkupatha figurent encore dans le Gaṇapâṭha sur Pâṇini, V, 3, 100, *devapathâdibhyaś ca;* c'est un *âkṛtigaṇa*, et par conséquent le dénombrement n'est pas exhaustif : *deva°*, *haṁsa°*, *vâri°*, *ratha°*, *sthala°*, *kari°*, *aja°*, *râja°*, *śata°*, *saṅku°*, etc. Candragomin a dans sa grammaire introduit les deux vârttika : IV, 1, 89 *ajaśaṅkûttaravârijaṅgalakântârâdinâhṛte ca;* 90 *sthalâdinâ°;* 91 *madhuka-*

maricayor uṇ. Quant à la règle *devapathâdibhyaś ca,* il ne l'a pas maintenue dans sa grammaire; il s'est contenté de la reléguer dans son Commentaire sur IV, 3, 78, *ive saṁjñâpratikṛtyoḥ* (= Pâṇini, V, 3, 96 et 97):... *tathâ devapatho haṁsapatha ity evamâdiṣu vyavasthitabhâṣayâ ko na bhaviṣyati.*

Le *vettâcara* ou *°câra* et le *saṅkupatha* paraissent encore associés en couple dans d'autres textes de la littérature bouddhique palie. Le Milinda lui-même les mentionne, avec l'*ajapatha*, p. 280 : «C'est comme un homme sans fortune, en quête de fortune, à la recherche de la fortune, qui s'en va par le chemin des boucs, le chemin des piques, le chemin des joncs (*yathâ puriso adhano dhanatthiko dhanapariyosanaṁ caramāno ajapathaṁ saṇkupathaṁ vettapathaṁ gacchati*).» Dans le Tittirajâtaka (*Jâtaka*, III, 541), le tigre expliquant au lion les raisons de sa méfiance contre un individu suspect, lui dit : «Il a couru le pays de Kaliṅga, il a fait le métier de banyan, il a couru le parcours des joncs et le chemin des piques (*ciṇṇâ kâliṅgâ caritâ vaṇijjâ vettâcâro saṅkupatho pi ciṇṇo*). Le commentaire explique *saṅkupatha* par *khâṇukamagga* «le chemin des pieux». Mais le texte le plus curieux se rencontre dans le Vimâna vatthu, LXXXIV. Des marchands du pays d'Aṅga et de Magadha, se dirigeant vers le Sindhu-Sovîra, se perdent dans le désert «au milieu du chemin des sables» (*vaṇṇupathassa majjhe*, cf. le *jaṇṇupatha*, *supra*, p. 37). Un Yakṣa leur apparaît et leur dit : «Vous allez, pour faire fortune, de l'autre côté de l'Océan, dans du sable comme celui-ci, au parcours des joncs, au chemin des piques, aux rivières, aux passages difficiles des montagnes, en des terres lointaines (*pâraṁ samuddassa imañ ca vaṇṇuṁ vettâcaraṁ saṅkupathañ ca maggaṁ | nadiyo pana pabbatânañ ca duggâ puthuddisâ gacchatha bhogahetu ||*). Ici les chemins extraordinaires sont une fois de plus placés au delà des mers, comme dans le Niddesa et le Milinda. D'ailleurs, dans le Jâtaka aussi, ils se trouvent rattachés à la mention du Kaliṅga, le pays où l'on s'embarquait pour gagner les Contrées de l'Or.

Les Purâna ont, eux aussi, enregistré quelques souvenirs, bien

vagues, de cette liste. Le Matsya P. (115, 56) décrivant le cours des sept fleuves que forme en tombant du ciel la Gaṅgâ céleste résume ainsi le coûrs de la Nalinî :

56 *tatas tu Nalinî câpî prâcîm eva diśaṁ yayau*
Kupathân plâvayantî sâ Indradyumnasarâṁsy api
57 *tathâ Kharapathân deśâṅ Vetraśaṅkhapathân api*
madhyenojjânakamarûn Kuthaprâvaraṇân yayau
58 *Indradvîpasamîpe tu praviṣṭâ lavaṇodadhim*

Le Vâyu P. (47, 54 et suiv.), a les mêmes vers, mais avec des variantes : *Apathân* au lieu de *Kupathân°*; *saro' pi ca* au lieu de *sarâṁsy api; Indra Śaṅkupathân* au lieu de *vetraśaṅku°; madhyenodyânamaskarân* au lieu de *°ojjânakamarûn.* Ainsi la Nâlinî, en se dirigeant vers l'Est, arrose le pays des Mauvais-Chemins (ou Sans-Chemins) et aussi les étangs (ou l'étang) d'Indradyuma, et puis le pays des Chemins-de-Mulets, et le pays des Chemins-des-Joncs (ou Chemins-d'Indra) et des Chemins-de-Coquillages (ou Chemins-des-Piques); elle passe par les déserts d'Ujjânaka (ou les Bambous-des-Jardins) par les Kuthaprâvaraṇa, et dans le voisinage du continent d'Indra, elle entre dans l'Océan de Sel. La Nâlinî est, à partir du Gange qui débouche dans la mer du Sud (*dakṣiṇodadhi*) et en se dirigeant vers le Nord, le second des trois fleuves qui coulent vers l'Est. Il est singulier que le Matsya ait gardé la bonne lecture dans le cas du Vetrapatha, altéré par le Vâyu en Indrapatha, et que le Vâyu d'autre part ait préservé la bonne lecture Śaṅkupatha, altérée par le Matsya en Śaṅkhapatha. Le Kharapatha « Chemin-des-Mulets », vient se ranger naturellement à côté de l'Ajapatha et du Meṇḍhapatha de nos textes. La mention de l'Indradyumnasaras indique dans quelle région les deux Purâṇa localisent ces peuples. Le Mahâ-Bhârata, en effet, raconte (I, 119, 4639), que Pâṇḍu, après sa renonciation, va de sa capitale (Delhi) aux monts Nâgaśata, de là au Caitraratha, traverse ensuite le Kâlakûṭa, le Himavat, le Gandhamâdana; il se rend ensuite au lac Indradyumna, franchit le

Haṁsakûṭa, et arrive au Mont Śataśṛṅga. Le Harivaṁsa (8993) place aussi le lac d'Indradyumna dans le voisinage du Haṁsakûṭa. Le Mahâ Bhârata a conservé une légende sur l'origine de ce lac (III, 199, 13337); les innombrables vaches offertes par Indradyumna aux brahmanes comme salaire l'auraient creusé en passant dans l'eau qui accompagnait les donations. C'est évidemment dans l'Asie Centrale que les indications des Purâṇa et de l'épopée nous conduisent; le désert traversé par la Nalinî serait le Taklamakan. La fantaisie ici confine de près à la réalité.

La parenté des textes que je viens de comparer : Niddesa et Bṛhatkathâ, ressort avec une clarté plus décisive encore si on rapproche le Niddesa d'autres récits merveilleux qui ont tiré parti des mêmes données. Je prendrai pour servir de contre-épreuve un texte bouddhique, le délicieux roman d'aventures que le Divyâvadâna (VII) nous a conservé, le Supriyâvadâna. Avant d'atteindre la cité magique, Supriya doit traverser des contrées, des montagnes, des mers où sont accumulés les périls et les difficultés; je n'en retiens que les traits communs avec les étapes de nos deux textes. Dans la forêt du Cuivre (*Tâmrâṭavî*) réside le Serpent Yeux-de-Cuivre (*Tâmrâkṣa*); au-dessus de lui se trouve un bouquet de bambous (*veṇulguma*); dans ce bouquet de bambous, une grande roche (*aśmaśilâ*); il faut la déplacer par de vigoureux efforts, et alors s'ouvre une caverne (*guhâ*); dans cette caverne pousse une herbe magique... Plus loin il y a sept montagnes couvertes de bambous à épines (*kaṇṭakaveṇu*); une de ces montagnes est la montagne aux trois piques (*Tri-śaṅku*); elle est hérissée d'épines bien pointues; il faut s'attacher aux jambes des liens de jonc (*vetrapâśa*)...; puis la Montagne glissante qu'il faut escalader avec des milliers de piques en fer (*ayaskîlânâṁ koṭyâ*)... Toutes ces épreuves surmontées, «tu verras alors devant toi une contrée où la terre est d'or (*sauvarṇabhûmim pṛthivîpradeśam*) où vit une population florissante et prospère». Mais, au delà, nouveaux dangers, entre autres trois montagnes qui s'élèvent, s'abaissent, et qu'on ne peut esca-

lader qu'avec une échelle de jonc (*vetraśiṭâ*). L'histoire de Sudhana Kumâra, dans le même recueil (*Divyâv.*, XXX) rappelle aussi par quelques traits nos deux itinéraires. Le héroṣ doit, au nord de l'Himâlaya, franchir sept montagnes : « Au mont Khadiraka, l'entrée, c'est une caverne (*guhâ*); au mont Ekadhâraka, c'est des piques (*kîlakâḥ*); au mont Vajraka, c'est par le roi des oiseaux (*pakṣirâjena*) qu'on pénètre. » Dans ce dernier cas, l'auteur suppose son lecteur assez familier avec ce genre d'histoires pour se contenter d'une simple allusion. Mais nulle part, autant que je sache, dans le monde de la fiction hindoue, on ne trouvera un ensemble de traits identiques qu'on puisse mettre en parallèle avec la fin de la liste du Niddesa, comme nous avons pu le faire avec l'Abrégé de la Bṛhatkathâ.

Parvenus au terme de cette étude, nous pouvons en dégager les conclusions :

1° L'exactitude de Ptolémée, la véracité de ses informations sur l'Inde Transgangétique sortent définitivement établies par le témoignage concordant du Mahâ Niddessa. La science grecque sur le point de s'éteindre manifeste encore chez ce grand mathématicien le goût des faits précis qui lui assigne une place hors ligne dans le monde antique.

2° L'accord de Ptolémée avec le Mahâ Niddesa pose, et résout aussi sans doute, le problème de la date qu'il faut fixer pour ce commentaire. Le passage que nous avons discuté est garanti par sa répétition dans le même texte; il ne se présente aucun motif de suspecter une interpolation. L'état des connaissances maritimes qu'il suppose ne convient guère qu'à une époque voisine de Ptolémée. Vers la fin du Ier siècle de l'ère, Pline et le Périple ne savent pratiquement rien sur l'Extrême-Orient; les marchands qui fréquentaient alors Barygaza et Muziris n'avaient pas encore pu recueillir dans ces ports fréquentés des renseignements sur la navigation à l'est de l'Inde; on se demandait encore si Taprobane était

une île ou un continent relié à l'Afrique. Après Ptolémée, aucun texte, ou grec ou indien, ne vient s'ajouter soit à Ptolémée, soit au Niddesa. Cosmas qui revendique le titre d'Indikopleustês, au début du VIe siècle, connaît bien la côte occidentale et Ceylan; il ne sait plus rien sur le monde au delà. Pour l'Inde, d'autre part, les magnifiques découvertes épigraphiques qui ont marqué la fin du XIXe siècle et surtout le travail des explorateurs français en Indo-chine ont révélé l'expansion de la culture sanscrite dès le IIIe siècle dans des contrées que le Niddesa ignore, Cambodge, Champa, Bornéo, et qu'il n'aurait pu négliger de mentionner dans sa liste des ports de commerce s'il les avait connus. Au Ier siècle de l'ère, il est presque certain qu'un auteur écrivant dans l'Inde n'aurait pu dresser la liste des ports d'Extrême-Orient telle que nous la lisons dans le Niddesa; après le IIIe siècle, la liste aurait dû nécessairement s'allonger de mentions nouvelles sur des contrées plus lointaines. La date de cette liste, et par conséquent de l'ouvrage qui la contient, vient donc se placer entre la fin du Ier siècle et la fin du IIIe. Or le Niddesa est tenu pour un texte canonique; l'Église bouddhique de langue palie, l'Ecole des Theravâdin, n'a jamais mis en doute son caractère sacré. Le canon pali n'aurait donc pas été constitué avant le IIe siècle de l'ère. L'accord partiel, mais frappant, de certains noms dans la liste du Niddesa et dans une liste analogue du Milinda entraîne pour ce dernier texte une date à peu près identique.

On est surpris de constater que, dans ce périple qui s'étend de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident, la côte orientale de l'Inde ne figure absolument pas. Il y aura peut-être là un indice pour déterminer la région où le Niddesa a été composé.

3° Enfin la concordance entre la liste des routes extraordinaires par où s'achève ce périple et l'épisode inséré dans le Résumé (Ślokasaṁgraha) de la Bṛhatkathâ pose aussi le problème de la relation entre ces deux textes. La légende conservée par les Bṛhatkathâ cachemiriennes fait vivre Guṇâḍhya, l'auteur du recueil primitif, à

là cour du roi Sâtavâhana, autrement dit dans les deux premiers siècles de l'ère. Les Sâtavâhana étaient les maîtres intermittents des ports de la région de Bombay, que les Kṣatrapa plus septentrionaux leur disputaient. Et c'est de ces ports, en particulier de Sûrpâraka, j'espère le démontrer plus tard, que les bateaux des marchands hindous faisaient voile vers les Pays de l'Or, *via* Ceylan, en laissant précisément de côté le littoral oriental de l'Inde, tout comme fait le catalogue du Niddesa. Si Guṇâḍhya vivait à la cour des Sâtavâhana, à Pratiṣṭhâna (Paithana), leur capitale, il a pu facilement recueillir les histoires merveilleuses des premiers navigateurs qui avaient exploré la Terre et les Iles de l'Or. Or Guṇâḍhya «est le troisième de la triade épique» (Lacôte, *Essai sur Guṇâḍhya,* p. 10); sa Bṛhatkathâ, dans la critique littéraire de l'Inde va de pair avec le Mahâ Bhârata et le Râmâyaṇa. Nous avons montré (*J. A.*, 1918, II : *Pour l'Histoire du Râmâyaṇa*) que le compilateur d'un sûtra, autrement dit d'un texte qui se présente comme la parole authentique du Bouddha, n'avait pas dédaigné d'emprunter à Vâlmîki la description d'un vaste périple qui embrassait le monde entier. On ne saurait donc être surpris si l'auteur d'un simple commentaire a pu emprunter une partie d'un autre périple à l'émule de Vâlmîki, Guṇâḍhya. Ainsi l'histoire du développement des connaissances géographiques donne aux recherches sur l'histoire de la littérature indienne une méthode nouvelle qui permet d'espérer d'utiles résultats.

TEXTES.

I. Mahâniddesa.

A. — *P. 154* : Atha vâ kâmataṇhâya abhibhûto pariyâdinnacitto bhoge pariyesanto nâvâya mahâsamuddaṁ pakkhandati, sîtassa purakkhato, uṇhassa purakkhato, ḍaṁsamakasavâtâtapasiriṁsapasamphassehi rissamâno

khuppipâsâya pîḷiyamâno Gumbaṁ (*S* Gumbhaṁ) gacchati, Takkolaṁ g°, Takkasilaṁ g°, Kâlamukhaṁ g°, Maraṇapâraṁ (*B*ᵖ Purapuraṁ; *S* Parammukhaṁ) g°, Vesuṅgaṁ g°, Verâpathaṁ g°, Javaṁ g°, Tamaliṁ (*Si* Kamaliṁ; *B*ᵖ Taṁmaliṁ; *S* Taṁmuni) g°, Vaṅgaṁ (*Si* Vaṅkaṁ) g°, Eḷavaddhanaṁ (*B*ᵖ Eḷabandhanaṁ; *S* Jalavanaṁ) g°, Suvaṇṇakûṭaṁ g°, Suvaṅṅabhûmiṁ g°, Tambapaṇṇiṁ g°, Suppâraṁ (*B*ᵖ Suppâdakaṁ; *S* Suppârakam) g°, Bharukaccham (*B*ᵖ Vhârugacchaṁ [?]; *Si* Bharukaṁ; *S* Bharukacchiṁ) g°, Suratthaṁ (*Si* Suraddhaṁ; *S* Surarattaṁ) g°, Aṅgaṇekaṁ (*B*ᵖ Bhaṅgalokaṁ; *S om.*) g°, Gaṅgaṇaṁ (*B*ᵖ Bhaṅgaṇaṁ; *S* Nagaṇaṁ) g°, Paramagaṅgaṇaṁ (*B*ᵖ Saramataṁgaṇaṁ [?] *S* Padapanaṅgaṇaṁ) g°, Yonaṁ (*S* Sotaṁ) g°, Paramayonaṁ (*Si* Pinaṁ) g°, Allasandaṁ (*B*ᵖ Vinakaṁ; *S* Navakaṁ) g°, Marukantâraṁ (*B*ᵖ Mûlapadam; *S* Mulapaddam) g°, Jaṇṇupathaṁ g°, Ajapathaṁ g°, Meṇḍhapathaṁ g°, Saṅkupathaṁ g°, Chattapathaṁ g°, Vaṁsapathaṁ (*Si* Aṁsa°) g°, Sakuṇapathaṁ g°, Mûsikâpathaṁ g°, Daripathaṁ g°, Vettâdhâraṁ (*Si* Cettâ°; *B*ᵖ *S* Vettâcâraṁ) g°; evam pi kissati parikissati parikilissati.

B. — *P. 414* : Atha vâ râgasallena otiṇṇo viddho phuṭṭho pareto samohito samannâgato bhoge pariyesanto nâvâya mahâsamuddaṁ gacchati, sîtassa purakkhato uṇhassa purakkhato, ḍaṁsamakasavâtâtapasiriṁsapasamphassehi rissamâno, khuppipâsâya miyyamâno (*B*ᵖ *S* pîḷiyamâno) Gumbhaṁ (*Si* Khumbaṁ) gacchati, Takkolaṁ g°, Takkasilaṁ g°, Kâlamukhaṁ g°, Maraṇapâraṁ (*B*ᵖ Parapûraṁ; *S* Parapuraṁ) g°, Vesuṅgaṁ g°, Verâpathaṁ (*B*ᵖ Vepathaṁ; *S* Veyavaṁ) g°, Javaṁ (*S* Evaṁ) g°, Tamaliṁ (*Si* Tambaliṅgaṁ) g°, Vaṅgaṁ (*Codd.* Vaṅkaṁ) g°, Eḷavaddhanaṁ (*B*ᵖ Eḷabaddhanaṁ; *S.* Eḷabandhanaṁ) g°, Suvaṇṇakûṭaṁ g°, Suvaṇṇabhûmiṁ g°, Tambapaṇṇiṁ (*S* Sampanniṁ) g°, Suppâraṁ (Bᵖ Suppâdakaṁ; *S. om.*) g°, Bharukacchaṁ (*Si* Bharukaṁ; *S* Bhârûkaccaṁ) g°; Suratthaṁ (*Si* Suraddhaṁ; *B*ᵖ Sudaṭṭhaṁ; *S* Suṭṭhaṁ) g°, Aṅgaṇekaṁ (*B*ᵖ *S* Aṅgalokaṁ) g°, Gaṅgaṇaṁ (*B*ᵖ Taṅgaṇaṁ) g°, Paramagaṅgaṇaṁ (*B*ᵖ °taṅgaṇaṁ; *S* °taṅkanaṁ) g°, Yonaṁ g°, Paramayonaṁ (*Si* Pinakaṁ; *S* Vinakaṁ) g°, Allasandaṁ (*B*ᵖ Sulaparaṁ; *S* Sulapuraṁ) g°, Marukantâraṁ g°, Jaṇṇupathaṁ (*B*ᵖ *S* Suvaṇṇapathaṁ) g°, Ajapathaṁ g°, Meṇḍhapathaṁ g°, Saṅkupathaṁ g°, Chattapathaṁ g°, Vaṁsapathaṁ (*Si om.*) g°, Sakuṇapathaṁ g°, Mûsikâpathaṁ g°, Daripathaṁ g°, Vettâdhâraṁ (*B*ᵖ Vettâcâraṁ) g°.

II. Milindapaṅha.

A. — *P. 359* : yathâ mahârâja sadhano nâviko paṭṭane suṭṭhu katasuṅko mahâsamuddaṁ pavisitvâ Vaṅgaṁ Takkolaṁ Cînaṁ Sovîraṁ Suraṭṭhaṁ Alasandaṁ Kolapaṭṭanaṁ Suvaṇṇabhûmiṁ gacchati aññam pi yaṁ kiñci navasañcaraṇaṁ.

B. — *P. 331* : yathâ mahârâja nagaravaḍḍhakî nagaraṁ mâpetukâmo... nagaraṁ mâpeyya... atha... Saka-Yavana-Cîna-Vilâtâ Ujjenakâ Bhârukacchakâ Kâsi-Kosalâparantakâ Mâgadhakâ Sâketakâ Soraṭṭhakâ Pâṭheyyakâ Koṭumbara-Mâdhurakâ Alasanda-Kasmîra-Gandhârâ taṁ nagaraṁ vâsâya upagatâ...

C. — *P. 327* : sîle patiṭṭhito yoniso manasikaronto Saka-Yavane pi Cîna-Vilâte pi Alasande pi Nikumbe pi Kâsi-Kosale pi Kasmîre pi Gandhâre pi Nagamuddhani pi brahmaloke pi... nibbânaṁ sacchikaroti.

Ptolémée, VII, 2.

(Traduction de M. Cœdès, dans *Textes d'Auteurs Grecs et Latins relatifs à l'Extrême-Orient.*)

1. L'Inde transgangétique commence : à l'Ouest au Gange; au Nord aux parties déjà étudiées de la Scythie et de la Sérique; à l'Est aux Sinai suivant un méridien tracé de la Sérique au Grand Golfe; au Sud à la mer Indienne et une partie de la mer Prasôdês, laquelle s'étend depuis l'île Menouthias jusqu'au Grand Golfe en suivant une ligne parallèle (à l'équateur).

2. La côte de ce pays a la forme suivante :
Dans le golfe Gangétique après la bouche du Gange nommé Antibolei :
Chez les Airrhadoi :

Pentapolis	150°,	18°;
Embouchure du fleuve Katabêda	151° 20',	17°;
Barakoura, marché	152° 30',	16°;
Embouchure du fleuve Tokosanna......	153°,	14° 30' [1].

3. Dans le pays d'Argyra :

Sambra, ville......................	153° 30',	13° 45';
Sada, ville..........	154° 20',	11° 20';
Embouchure du fleuve Sadas.........	153° 30',	12° 30';
Bêrabonna, marché...............	155° 30',	10° 20';
Embouchure du fleuve Têmala	157° 30',	10°;
Têmala, ville.....................	157° 30',	9°;
Cap situé après cette ville	157° 20',	8°;

[1] M. Cœdès a par erreur 15° 30'.

4. Chez les Anthropophages Bêsyngeitai dans le golfe Sarabaque :

Sabara, ville	159° 30′,	8° 30′;
Embouchure du fleuve Bêsynga	162° 20′,	8° 25′;
Bêsynga, marché	162°,	9°;
Bêrabai, ville	162° 20′,	6°;
Cap situé après cette ville	159°,	4° 40′;

5. Dans la Chersonèse d'Or :

Takôla, marché	160°,	4° 15′;
Cap situé après cette ville	158° 40′,	2° 40′;
Embouchure du fleuve Chrysoana	159°,	1°;
Sabana, marché	160°,	3° sud [1];
Embouchure du fleuve Palandas	161°,	2° sud;
Cap Maleou kôlon	163°,	2° sud;
Embouchure du fleuve Attaba	164°,	1° sud;
Kôli, ville	164° 20′,	équateur;
Perimoula	163° 15′,	2° 20′;
Golfe Perimoulique	169° 30′,	4° 15′;

17. Au-dessus du pays d'Argyra, où l'on trouve, dit-on, des mines d'argent, est située la région de Chrysê, voisine des Bêsyngeitai, renfermant elle aussi une quantité de mines d'or; et les habitants de cette contrée sont également blancs de peau, velus, difformes et camus.

[1] M. Cœdès a par erreur 2° au lieu de 3°.

Nota. On trouvera dans une note additionnelle, *infra*, p. 431-432, reproduit et traduit, le commentaire de la Saddhammappajotikâ sur le passage du Mahâniddesa que j'ai discuté dans ce mémoire.

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

ÉTUDES ASIATIQUES

PUBLIÉES

À L'OCCASION DU VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

PAR

SES MEMBRES ET SES COLLABORATEURS

TOME SECOND



LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST, ÉDITEUR

MDCCCCXXV

ADDITION

À L'ARTICLE DE M. SYLVAIN LÉVI.

Depuis que mon article a été envoyé à l'impression, j'ai reçu du Gouvernement siamois, en don gracieux, entre autres textes, le commentaire du Niddesa, la Saddhammappajotikā. Je crois utile de reproduire ici la partie du commentaire qui se rapporte au passage du MahāNiddesa qui sert de base à mon travail.

(I, 347.) — *GumbaMarukantāraṁ catuvisati padāni raṭṭhanāmena vuttāni. Marukantāraṁ gacchatīti vālikakantāraṁ tārakasaññāya gacchati. jaṇṇupathan ti jānūhi gantabbamaggaṁ. ajapathan ti ajehi gantabbamaggaṁ. meṇḍapathe pi eso nayo. saṅkupathan ti khāṇuke koṭṭetvā tehi okkamitabbaṁ khāṇumaggaṁ taṁ tacchamāno pabbatapāde ṭhatvā ayasiṅghāṭakaṁ yottena bandhitvā uddhaṁ khipitvā pabbate laggāpetvā yottenāruyha vajiraggena lohadaṇḍena pabbataṁ vijjhitvā khāṇukaṁ koṭṭetvā tattha ṭhatvā siṅghāṭakaṁ ākaḍḍhitvā puna upari laggāpetvā tattha ṭhito cammayottaṁ olambetvā taṁ ādāya otaritvā heṭṭhimakhāṇuke sandhitvā vāmahatthena yottam gahetvā dakkhinahatthena muggaraṁ ādāya yottaṁ paharitvā khāṇukaṁ niharitvā punar abhiruhati etenupāyena pabbatamatthakaṁ abhiruyha parato otaranti purimanayeneva paṭhamaṁ pabbatamatthake khāṇukaṁ koṭṭetvā cammapasibbake yottaṁ bandhitvā khāṇuke veṭhetvā sayaṁ antopasibbake nisīditvā makkaṭakānaṁ suttavisajjanākāreṇa yottaṁ viniveṭhetvā otarati. tena vuttaṁ khāṇuke koṭṭetvā tehi okkamitabbaṁ maggan ti. Chattapathan ti cammachattena vātaṁ gahetvā sakuṇehi viya otaritabbaṁ maggaṁ. Vaṁsapathan ti veṇugumbaṁ chedanasatthena chinditvā rukkhe pharasunā koṭṭetvā maggaṁ karonto veḷuvane nisseniṁ katvā veḷugumbe āruyha veḷuṁ chinditvā aparassa veḷugumbassa upari pātetvā veḷugumbamatthakeneva gantabbaṁ maggaṁ sandhāya vaṁsapathaṁ gacchatīti vuttan ti veditabbaṁ. gavesanto na vindati alābhamūlakam pi dukkham...*

De Gumba à Marukantāra, vingt-quatre mots qui sont des noms de pays. *Marukantāra*, c'est la lande de sable. *Jaṇṇupatha*, c'est le chemin où on marche sur les genoux. *Ajapatha*, c'est le chemin où on va sur des boucs. Pour *meṇḍapatha*, même procédé d'explication. *Saṅkupatha*, c'est le chemin où on descend en enfonçant des pieux; pour installer ce chemin, quand on est au pied de la

montagne, on attache un crochet de fer à un lien; on le lance en l'air de façon qu'il s'accroche à la montagne; on grimpe avec le lien; avec une tige de fer qui a une pointe de diamant on fait un trou dans la montagne, et on y enfonce un pieu; une fois là, on tire à soi le crochet, puis on le lance plus haut en laissant retomber le lien de cuir; on le prend en main et on le fixe au pieu inférieur; de la main gauche on prend le lien, de la droite un marteau; on frappe sur le lien jusqu'à ce que le pieu soit arraché; on grimpe encore, et par ce moyen on arrive jusqu'au sommet de la montagne où on enfonce le pieu; on attache le lien à un sac de cuir qu'on fixe au pieu; on s'installe à l'intérieur du sac; à la façon des araignées qui déroulent leur fil, on laisse se dérouler le lien pour descendre. C'est pourquoi il est dit que c'est un chemin où il faut enfoncer des pieux pour redescendre. *Chattapatha*, c'est le chemin où on descend à la manière des oiseaux en se servant d'un parasol de cuir pour recueillir le vent. *Vaṁsapatha*, c'est-à-dire qu'on coupe un bouquet de bambous avec le tranchant d'une épée, on enfonce ces bambous dans des arbres au moyen d'une hache; on se fait ainsi un chemin avec une échelle de bambous; une fois monté dans le bouquet de bambous, on coupe un bambou, on le fait tomber sur un autre bouquet de bambous et on passe ainsi par le haut des bouquets de bambous; c'est pourquoi on donne à ce chemin le nom de vaṁsapatha. Mais il a beau chercher, il ne trouve pas; il souffre de ce manque à gagner...

L'auteur de ce commentaire, Upasena, écrit en l'an 26 du règne de Siri Saṅghabodhi [Vijayabāhu I], soit 1080 A. D. On voit par sa description du *saṅkupatha* qu'il connaissait encore directement ou indirectement, des récits analogues à celui qu'a conservé le Bṛhatkathā Ślokasaṁgraha. L'explication qu'il donne du *chattapatha* ajoute un trait nouveau, et intéressant pour l'histoire du vol; il s'agit clairement de l'emploi du parachute. Son silence sur les derniers termes de l'énumération : *sakuṇapatha*, *mūsikāpatha*, *daripatha*, *vettādhāra*, prouve non moins clairement qu'il ignorait autant que nous la valeur de ces dénominations.

L'épisode du Bṛhatkathā-Ślokasaṁgraha que j'ai analysé sup. p. 37 et suiv. a été depuis publié et traduit intégralement par M. Lacôte dans le troisième fascicule de son édition, XVIII, VI, 423 et suiv.

TABLE

DES MATIÈRES ET DES PLANCHES.

TOME PREMIER.